



DE LA BIBLIOTHÈQUE DE
M et M^{me} MAURICE BAUCHOND-DESWARTE.

Maurice Bauchond Deswarte





F A B L E S

E T

C O N T E S.

Avec un Discours sur la Littérature
Allemande.

*Nec aliud quicquam per Fabellas quæritur
Quam corrigatur error ut mortalium.*

Phæd.

— Dents de ...



Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES



LIBRARIES
University of Ottawa

F A B L E S ET CONTES.



A P A R I S ,

Chez DUCHESNE , Libraire , rue Saint Jacques ,
au Temple du Goût.

M. D C C. L I V.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

462134

OSP

PN -

984

.F22

1754



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.



N se propose de donner ici quelque idée de la Littérature Allemande , qui est encore très-peu connue en France , & dans laquelle on a puisé les principaux sujets des Fables qui composent ce recueil.

Elle n'est pas cependant si différente de la nôtre que l'on ne puisse appercevoir dans leurs progrès quelques traits de ressemblance.

Les François & les Allemands sous Charlemagne n'avoient encore qu'un langage barbare. C'étoit une grande entreprise que celle d'assujettir à des règles constantes deux Langues qui jusqu'alors avoient été entièrement négligées. L'usage ne pouvoit décider chez des peuples qui n'étoient pas encore sociables. Charlemagne a surmonté ces difficultés, & le plus grand des Emperours n'a pas dédaigné d'être dans les deux Nations (a) le premier des Grammairiens.

Tandis que Guillaume de Lorris donnoit en France dans le treizieme Siécle le Roman de la Rose, le plus ancien monument de notre Littérature, un Anonyme mettoit en vers Allemands les Fables

(a) Voyez MM. Einhard, Hachemberg, Ramus, &c.

d'Esopé , environ 400 ans avant M. de la Fontaine.

Opitz que l'on appelle le Pere de la Poësie Allemande , & Malherbe que l'on peut regarder comme celui de la Poësie Françoisé , fleurissoient tous deux au commencement du dix-septieme Siècle. Gunther & Rousseau étoient aussi contemporains , & ont tous deux adressé une Ode au Prince Eugene. Mais si nous n'avions eu que Malherbe , & que Rousseau fût mort comme Gunther dans sa premiere jeunesse , il faut convenir que la réputation de notre Langue seroit très-bornée.

Louis XIV. changea la face de l'Europe & y répandit l'amour des Arts. Les grands Ecrivains qu'il sçavoit si bien distinguer & dont il prévenoit souvent les chef-d'œuvres par ses bienfaits , ont rendu la Langue Françoisé presqu'universelle , & ont partout servi de modeles. La France étoit

destinée à donner l'exemple de la véritable gloire , & dans plusieurs genres celui de la perfection.

Gunther avouë que Louis XIV. a été le restaurateur de la Poësie. Nous devons prendre d'autant plus de part aux succès des meilleurs Poëtes de l'Allemagne , qu'ils se sont formés de nos jours d'après nos bons Auteurs du dernier Siècle. Rendre compte de cette Littérature , c'est parler à la fois de la gloire des deux Nations.

Mais jusqu'à présent on ne connoit gueres dans toute l'Europe que les Allemands qui ont écrit en Latin sur des matieres graves. L'Histoire Politique & Littéraire , le Droit Public , la Médecine , la Philosophie se sont enrichis de leurs travaux. Et l'on s'est formé de cette Nation entiere à peu près la même idée que l'on a d'un Sçavant , qui ne donne point ce qui a déjà été dit pour des choses nouvelles , mais qui

souvent surcharge d'érudition des ouvrages où elle est à la vérité nécessaire , & où dans d'autres pays l'on n'en mettroit peut-être pas assez : qui raisonne avec méthode , qui s'exprime avec clarté , mais à qui les graces sont étrangères.

En effet elles seroient déplacées dans les Sciences ; on ne doit point charger de guirlandes le portrait de Minerve comme celui de Flore.

Je voudrois faire connoître ici les progrès de la Langue Allemande , & surtout ceux qu'elle a faits dans la Poésie , le premier des Beaux-Arts. Je passerai sous silence cette Communauté de Maîtres-Chanteurs , *Meister Sanger* , qui formée de la lie du peuple & livrée aux travaux les plus mécaniques s'arrogé le privilège exclusif de faire des Vers dignes d'être chantés sur les étaux de leurs boutiques. On ne mettroit point la Confrairie des Mé-

nestriers dans l'histoire de la Musique Françoise parmi les Lully , les Mondonville & les Rameau.

On peut distinguer trois Siècles dans lesquels la Langue Allemande , toujours par les secours de la Poësie , s'est élevée par degrés au point de perfection dont elle étoit susceptible. Le dernier de ces âges favorables au Belles-Lettres n'est encore que vers le milieu de son cours , & perfectionnant ce que les deux autres avoient commencé , servira à jamais d'époque à la grandeur de cette Nation.

Le premier est celui des Empereurs de la Maison de Suabe , à compter depuis le couronnement de Frédéric I. jusqu'à la mort de Frédéric II. Ces deux Princes porterent la guerre en Italie , & profiterent du peu d'instants que leur laissa le tumulte des armes pour encourager les Muses Allemandes. Animées par leurs bienfaits ,

accueillies dans leur Cour , & cultivées par la Noblesse toujours empressée à suivre les exemples des Souverains , elles joignirent bien-tôt une sorte d'élégance à la naïveté de leur premier âge.

Dès que la Poësie eut développé quelques-unes des richesses de la Langue , on quitta aussi-tôt en Allemagne cette coutume bizarre d'écrire en Latin Gothique toutes les conventions civiles , & de discuter au Barreau les affaires du Peuple dans un Langue qu'il n'entendoit pas. Ce fut aussi sous Frédéric II. que commença la véritable Constitution de l'Empire , le fruit & le prétexte de tant de guerres , jusqu'à ce que le Traité de Westphalie lui eût donné dans la suite une forme plus constante.

Tant il est vrai que la Poësie a avancé dans chaque Langue toutes les Sciences , & que les Princes qui l'ont protégé

ont fait aussi les plus grandes choses dans tous les genres.

Il est inutile de dire que le Fabuliste du treizieme Siècle est de beaucoup inférieur à M. de la Fontaine. Il a cela de commun avec tous nos Modernes. Mais il est très-étonnant qu'il l'ait prévenu dans quelques endroits, & que l'on y découvre le même génie & les mêmes tours. Le Renard dit au Corbeau,

Got grusz dich, lieber herr myn.

Ce qui approche de ce vers si connu de la Fontaine,

„ Eh bonjour Monsieur du Corbeau.

Quiconque est assez équitable pour avoir égard à la différence des temps, admirera sans doute ces Fables Allemandes, dans lesquelles on apperçoit des étincelles du bon goût au milieu des ténèbres de la barbarie, qui couvroient encore l'Europe.

Ce Fabuliste si ancien est préférable ,
comme l'a remarqué un grand Maître dans
ce genre (a) , à la plûpart des Auteurs
qui ont depuis traité les mêmes sujets. Un
Moderne fait parler ainsi le Rat qui deman-
de grace au Lion.

Si nece dignetur murem Leo , nonne Leoni

Dedecus , & Muri cœperit esse decus.

Si vincat summus minimum , sic vincere vinci est.

Vincere posse decet , vincere crimen habet. &c.

Cette tournure épigrammatique , ce
vain cliquetis de paroles sont bien éloignés
de la belle nature. L'Anonyme Allemand
a sçu dire les mêmes choses d'une maniere
simple & naturelle que j'aurois voulu pou-
voir conserver ici dans notre Langue.

Quoi , Seigneur , un Lion tuer une Souris !

Lorsqu'on peut nuire il est d'un plus grand prix

De se montrer doux & facile :

(a) V. le Discours de M. Gellert,

De quoi vous serviroit de me donner la mort ?

Si je ne puis vous être utile

Je ne sçaurois du moins vous faire tort.

M. de La Fontaine a encore mieux fait d'éviter un pareil discours qui retarde l'action principale de cette Fable, & de ne pas supposer que le Lion ait eu besoin d'être engagé à la clémence.

„ Entre les pattes d'un Lion

„ Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie,

„ Le Roi des Animaux en cette occasion

„ Montra ce qu'il étoit & lui donna la vie.

Le second âge est celui d'Opitz : il retira la Poësie Allemande de l'obscurité dans laquelle elle avoit été replongée , & porta dans ses Ouvrages la pureté de la diction à un degré où l'on n'avoit pû atteindre dans des temps plus reculés. On estime surtout sa description du Vésuve. Il traduisit l'Antigone de Sophocle , les Troyennes de Sénèque , un Livre de Morale

François que l'on ne connoît plus depuis M. de la Bruyere & le Duc de la Rochefoucault, deux Ouvrages de Heinsius, & l'Argenis de Barclay. La connoissance de tant de Langues lui servit beaucoup à fixer la sienne. Il a sçu la polir sans l'énerver. La délicatesse portée trop loin retrécit le génie & ôte à la Poësie ses images les plus sublimes. Echappées à l'enthousiasme, elles sont faites pour être senties avec toute la chaleur qui les a inspirées, & non pas pour être toisées avec une froideur géométrique.

Il avoit coutume de dire qu'il ne vouloit vivre que pour les Lettres. Tous les hommes célèbres avoient chacun leur devise, cet usage étoit un reste des Tournois de nos peres. Il avoit pris pour la sienne, *qu'il y a encore de choses à apprendre & à faire !* Preuve évidente que son génie étoit supérieur à son siècle, &

qu'il sentoit combien l'on étoit encore loin de la perfection.

Enfin le troisiéme âge est celui des Gunther , des Hagedorn , des Haller , des Gottsched , des Rabener & des Gellert. Ces Auteurs dont la plûpart fleurissent encore aujourd'hui dans différentes villes de l'Allemagne , ont répandu un nouveau jour sur la Littérature de leur Nation , & cette dernière Aurore a été plus brillante que les deux autres.

Il n'est donc pas étrange que cette Littérature soit celle que nous ayons connuë le plus tard , puisque ses progrès ont été les moins rapides. Irions - nous en chercher dans le climat une cause imaginaire lorsque nous en trouvons une raison sensible dans les mœurs des Peuples , & dans la forme du gouvernement ?

La véritable éloquence est née dans les Républiques de Rome & d'Athenes où
le

le Peuple assemblé décidoit : elle y étoit le seul art de régner sur des hommes qui ne connoissoient que l'empire de la persuasion.

Il s'est aussi formé sous différens Princes une sorte d'éloquence , bien au-dessous de celle de Démosthenes , mais plus conforme aux mœurs de leurs siècles , qui cultivée par des mains habiles , a fleuri malgré les défauts du genre , toujours déclamant contre la flatterie pour mettre le comble à la flatterie même , tantôt célébrant en face un homme illustre par ses dignités , qui venoit avec appareil entendre l'éloge de sa modestie , tantôt vantant les vertus des morts pour flatter la vanité des vivans.

Auguste & Louis XIV. deux Monarques immortels ont surtout rassemblé les Beaux - Arts au sein de leurs Etats. La Poësie a augmenté leur gloire & leur a dû

la sienne. Assujettie à des cadences régulières , elle tire sa force , pour ainsi dire ; de ses propres chaînes , & reste plus longtemps dans la mémoire des hommes : elle a une harmonie plus vive , quoique peut-être moins nombreuse que celle de la Prose , & s'accommodant mieux des images les plus brillantes , sçait présenter les grandes actions de la manière la plus flatteuse.

En Allemagne les affaires des Souverains , celles des Villes , enfin de tous les Ordres de l'Empire , se terminent dans les Diètes d'après les principes & les actes du Droit public , inséparable de l'Histoire. Cette Constitution étoit , ce semble , plus propre à former des Sçavans & des Jurisconsultes que de grands Orateurs & de grands Poëtes.

Comme l'Erudition est liée de plus près au gouvernement de l'Allemagne ; on y vit naître successivement un grand

nombre d'Universités , toujours très-considérées. De toutes les Facultés , celle des Arts y fut établie la dernière : elle avoit moins de rapport aux vûës de leurs Fondateurs. Ce qui démontre combien elles sont en honneur , c'est l'usage qui subsiste encore de leur renvoyer le jugement des affaires les plus importantes & les plus difficiles. Rien n'est plus propre à entretenir leur émulation & leur crédit.

Il a été un temps où les Allemands , à force d'estimer les Langues sçavantes , méprisoient (a) celle de leur pays , sans songer que l'on ne doit étudier les anciens que pour apprendre à perfectionner comme eux sa Langue naturelle. Des Professeurs ont craint de s'avilir & de déroger en donnant quelques instans à cette même Littérature que des Princes s'étoient fait honneur de cultiver.

(a) V. Opitz , de contemptu Linguae Germanicae.

Hugues de Trymberg a ressemblé à tous ceux qui secouent les premiers un préjugé & qui lui payent en même-temps quelque tribut. Il a donné un Recueil de Poësies Morales. Mais pour ménager son amour propre & celui de ses Collegues , il s'est cru obligé de prévenir ainsi ses Lecteurs.

„ Sçachez que durant trente années j'avois si bien
 „ dirigé tous mes sens sur le Latin que les Rimes
 „ Allemandes m'étoient absolument inconnues , au
 „ point que je m'imaginois être dans un pays étran-
 „ ger dont il m'auroit fallu apprendre la Langue. „

Ces Universités multipliées, en resserrant dans les bornes des Etudes Scholastiques les plus heureux génies de l'Allemagne & du Nord , ont été long-temps un obstacle aux progrès des Arts & de la saine Philosophie. Mais on y apprend aujourd'hui l'Allemand par principes de même

que le Latin & le Grec. On fait plus, & à ces questions vagues & infructueuses sur *le mal en tant que mal*, sur les *actes indifférens*, &c. on substitué à la fin l'étude des devoirs de l'homme. Au lieu de décrier ces établissemens qui nés dans des siècles obscurs peuvent se sentir encore de leur origine, il est, ce me semble, plus digne d'un siècle éclairé de chercher à les rendre utiles.

C'est beaucoup sans doute de protéger l'Erudition & de récompenser ceux qui ne disant rien d'eux-mêmes, recueillent très-bien tout ce que l'on a dit de mieux sur chaque sujet. Mais s'en tenir à ces bienfaits, c'est ressembler à un homme qui feroit sans cesse amasser de toutes parts des matériaux, & ne se donneroit aucun soin pour avoir des Architectes.

Auguste & les Médicis en Italie, Charles II. en Angleterre, François I. & Louis

XIV. en France , par la protection qu'ils ont accordée aux Lettres , ont mis le comble à leur réputation & à celle de leurs peuples. La même gloire est encore réservée à celui des différents Souverains de l'Allemagne , qui favorisant comme eux les Sciences & les Arts dans sa Langue , illustrera sa Nation & achevera enfin ce que les Empereurs Frédéric avoient si heureusement commencé.

Tant d'Ouvrages dont on est redevable au Duc de Florence , prouvent que l'on peut sans être Roi former de grands Ecrivains , & par-là contribuer à éclairer l'humanité. Ce qui est pourtant plus glorieux que de ravager des Etats & d'assujettir des Nations.

On veut parvenir à la gloire , & par une suite des contradictions ordinaires de l'esprit humain , on ne cherche point à la connoître. La seule qui puisse être durable

ne dépend point des préjugés , puisque ceux-ci sont passagers. Aussi voit-on que la gloire des plus fameux Conquérens a toujours diminué d'âge en âge , tandis que celle du petit nombre de Princes qui ont fait fleurir les Lettres est augmentée de jour en jour.

La Nation Allemande a reconnu qu'il manquoit à sa Littérature la protection de ses Souverains. Gunther au commencement de ce siècle , dans un Poëme dédié à Auguste II. Electeur de Saxe & Roi de Pologne , disoit en faisant allusion au nom de ce Monarque & à la Lyre des Poëtes.

„ Jusqu'à présent nous autres Allemands n'avons
 „ encore joué que de la *vielle*. Si nous avons vu
 „ naître de temps en temps quelques Cignes , on ne
 „ peut pourtant regarder leurs accents que comme un
 „ commencement. Pourquoi la Poësie a-t-elle fait
 „ si peu de progrès parmi nous ? Sire , il n'y a point
 „ d'Auguste pour elle.

Mais les meilleurs Poëtes n'avoient pas encore paru. Bien-tôt surmontant tous les obstacles qui avoient souvent dans le sein de leur patrie étouffé les talents prêts à éclore , ils ont obtenu au moins les suffrages des peuples. Parce qu'ils ont pû faire ne trouvant dans leur route que des sujets de dégoût , on voit combien ils ont eu de génie , & on peut concevoir tout ce qu'ils auroient fait , s'ils n'avoient point été détournés par d'autres études , & si les grands talents avoient pû leur tenir lieu de fortune. Loin d'être surpris de la lenteur de leurs progrès , on s'étonnera plutôt , quand on pesera toutes les circonstances , qu'ils ayent déjà égalé dans quelques parties les autres Nations de l'Europe sans avoir jamais eu les mêmes secours.

Il semble que ç'ait été le destin de la Littérature de se communiquer de proche en proche. Née près de l'Equateur , &

comme

comme au centre du monde , elle a passé de l'Egypte dans la Grece , & s'est toujours approchée par degrés de notre Pole. Il est naturel en effet que l'Emulation régné entre des Nations voisines , & que celles qui n'ont pas encore eu les avantages littéraires s'empressent alors de les acquérir. Les Protestans réfugiés en Allemagne ont contribué aussi à y répandre l'amour des Arts , de même que les Grecs chassés de l'Orient avoient ramené les Lettres en Italie.

Je ne m'arrêterai point à répondre à deux de nos Ecrivains qui ont avancé qu'un Allemand ne pouvoit être Bel-Esprit , parce , dit l'un , que tous les gens du Nord ont *des corps massifs*. Ceux qui ont imputé à toute la Nation Françoisé une prévention si ridicule , ont été plus injustes encore. Les hommes qui pensent sçavent dans tous les pays que l'esprit est de toutes les Nations.

Ceux qui cultivent les Lettres sçavent aussi que le Génie est peu de chose sans le travail. Et s'ils sont au-dessus de la petite vanité de donner leurs chefs-d'œuvres en quelque sorte pour des inpromptu , ils conviendront qu'une Nation , qui de l'aveu de toutes les autres est une des plus laborieuses , ne sçauroit être la moins propre aux Beaux Arts. Quelques Poëtes ont voulu faire entendre que les beaux Vers étoient un jeu de leur Muse ; mais on peut mettre cette supercherie trop ordinaire au rang des autres fictions de la Poësie. Rien n'est plus aisé que d'en imposer là-dessus au commun des Lecteurs. Horace & Boileau étoient de meilleure foi : la réputation d'Esprit facile coûte des peines incroyables ; le comble de l'Art est de le faire disparaître.

L'Esprit a percé en Allemagne jusques dans la Philosophie où souvent il égare.

On ne peut reprocher à Léibnitz comme à Descartes , que d'avoir eu trop d'imagination. L'un a ses Monades , comme l'autre a ses Tourbillons.

Après avoir donné cette idée générale de la Littérature Allemande , je vais parler des Auteurs qui se sont le plus distingués dans ce Siècle , & dont les Ouvrages ont mérité l'attention de l'Europe. Gunther a marché le premier sur les traces du grand Opitz : mais il a essuyé tant de malheurs que l'on seroit tenté de mettre de ce nombre ses talens mêmes qui en ont été la source. Cette Imagination ardente , ce Génie vaste & sublime ne pouvoient gueres s'abaisser aux petites intrigues qui mènent à la fortune. Oublié , méprisé d'une Nation qu'il illustroit , persécuté par sa famille qui révere aujourd'hui sa mémoire , abandonné de son pere qui n'apprit à le connoître qu'après sa mort , il a sçu con-

xxviij *D I S C O U R S*

server de la grandeur d'ame dans l'opprobre , & au comble de la misere. On en peut juger par ce morceau dont je vais hasarder une foible traduction avec toute la liberté que m'a paru exiger la différence des Langues.

Les Muses que je sers ont borné mes desirs ,
Je ne recherche point l'importune richesse :
Mon Art est mon trésor , ma gloire & mes plaisirs.
Que d'autres de leur sang cimentent leur noblesse ,
O mon Roi , dans le sein d'un loisir studieux
Tes vertus , tes bienfaits vont être tous mes Dieux.
Que ma voix aux neuf Sœurs mérite ton suffrage ?
Tes lauriers dans ta cour leur serviront d'ombrage.
Que ta main leur présente un appui glorieux !
Anime les talents , ils feront ton ouvrage :
Qu'un jour je puisse dire au déclin de mon âge ,
Muses , je suis content , & vous m'avez dicté
Des Vers dignes d'Auguste & de l'Eternité ;
Je brave également & la mort & l'envie ,
Je quitte sans regret le Parnasse & la vie.

Auguste II. sçavoit régner , aimoit les

Arts , & alloit , sans doute , en récompensant Gunther , hâter les progrès de la Poësie Allemande. Une aventure singuliere renversa ces espérances. On prétend qu'un Poëte de la Cour , sans talents , sans génie , mais grand fourbe , le jour-même que Gunther , dont il étoit jaloux , devoit y être présenté , mêla dans sa boisson quelques drogues qui l'enyvrèrent. Le jeune Gunther parut dans cet état & tomba devant le Prince dont il récitoit les louanges. Il ne survécut pas long-temps à cette disgrâce , & mourut à l'âge de 28 ans. Il ne fut regretté alors que de l'ingénieux auteur de la Charlatanerie des Sçavans. C'étoit presque le seul homme en état de l'apprécier , & un seul homme ne suffit point pour désabuser une nation. Mais la postérité souvent aveugle sur le prix des actions que l'on déguise aisément & dont les motifs lui échappent , est bien-tôt éclairée

fur celui des Ouvrages qui restent sous les yeux de tout le monde , tels qu'ils ont été faits. Ceux de Gunther , malgré leurs défauts que sa jeunesse & ses malheurs rendent peut-être excusables , plairont toujours parce qu'ils sont pleins de génie & laisseront des regrets éternels à sa patrie.

Neukirch eut moins de talents & fut Gouverneur du jeune Prince d'Anspach. Il traduisit alors le Télémaque que malheureusement il n'imita point. Au stile charmant de M. de Fénelon , il avoit préféré l'enflure gigantesque de la Calprenede. Le goût de l'ancienne Chevalerie a aussi infecté la Poësie Allemande. On prenoit l'extravagance pour l'imagination : On parloit d'amour en stile de Féerie : de beaux yeux étoient deux Soleils ; les Graces disparoissoient sous ces puérités magnifiques. Le meilleur Poëme de M. Neu-

kirch est celui qu'il appelle sa Conversion Poétique, & dans lequel il a lui-même abjuré sa Poësie. Cet aveu qu'il a fait de ses défauts le rend digne d'être nommé parmi ceux qui les ont évités.

M. Haller a montré, ce semble, plus de Philosophie dans ses Vers que dans un sçavant Traité où il a attaqué, d'une manière peu digne d'un Philosophe, un de nos Auteurs les plus estimables par ses mœurs, par ses sentimens & par ses Ouvrages. Je ne laisserai pas de rendre ici à M. Haller toute la justice qui lui est dûë. Je ne crois pas qu'il y ait dans aucune Nation des morceaux de Poësie plus frappants, des Tableaux plus véritablement sublimes que ceux dont il a décoré sa Description des Alpes. Ce n'est pas un imitateur servile qui n'a bien vu l'Aurore que dans Homere & dans Virgile, & dont l'art malheureux est de ramper sur les

pas des grands Poëtes. C'est un grand Poëte lui-même qui peint comme eux la Nature d'après elle.

Il a aussi donné des essais philosophiques en vers. Il y parle avec une noble liberté des Courtisans & des Dévots (a), & n'a jamais attaqué la Religion de son pays.

(a) Il est à remarquer que l'usage met une très-grande différence entre ces deux expressions, *c'est un homme dévot*, & *c'est un dévot* : la première est un éloge, & la seconde, une injure. L'usage met encore autant de différence entre *Courtisan* & *homme de Cour*. Sous le nom de Courtisan on comprend tous ceux qui chercheroient à faire leur cour à quelque prix que ce fût. Mais un homme de la Cour est celui que sa naissance ou ses dignités attachent à un Prince. D'a-

près cette idée, consacrée par l'usage, les gens de la Cour sont très respectables, il n'en est pas de même des Courtisans. Notre Langue a des nuances si délicates que l'on pourroit distinguer encore ces deux expressions de celle d'homme de Cour. Il me semble qu'elle regarde plus particulièrement les manières de la personne, au lieu que les deux autres ont plus de rapport à son caractère & à son état. V. MM. Corneille, Boileau, la Bruyere, &c.

Mais ses Ouvrages se ressentent dans quelques endroits de l'Idiome Suisse , qui n'est pas à beaucoup près aussi pur que celui de Saxe. Il corrige à chaque édition ces fautes légères si on les compare à tant de beautés qui les font oublier. M. Hagedorn a plus de correction dans le stile, autant de délicatesse dans les sentiments & dans les images , mais moins d'énergie. L'Amour & le vin sont ses sujets les plus ordinaires , c'est l'Anacréon Allemand. M. Hagedorn a quelques morceaux comparables à ce que nos Chapelle & nos la Fare ont fait dans ce genre. J'ai essayé une traduction très-libre de sa Phryné. Le pinceau ferme & vrai de Rousseau a représenté la vie de l'homme en noir , celui de M. Hagedorn couvre de fleurs celle d'une belle fille. Mais on sçait que l'on ne traduit point les graces. Il y a d'ailleurs dans cette pièce plusieurs images

trop hardies pour nos mœurs & cependant très-poétiques. J'ai été obligé de les affoiblir.

Voyez Phryné tendre les bras
 A sa Mere qui la caresse ,
 Son air ne nous prévient-il pas
 Qu'elle est faite pour la tendresse ?

Elle attend encor la raison
 Et connoît déjà la parure ,
 Une Poupée est sa leçon ,
 L'Art commence avec la nature.

Elle a bientôt d'un Dieu puissant
 L'âge, le tein & le sourire.
 Phryné découvre un sein naissant ,
 La Volupté-même y respire.

Et la Fleurette & le Miroir ,
 Tout lui dit enfin qu'elle est belle.
 Sa vanité croît avec elle ,
 Les ans couronnent son espoir ,

La Danse légère, ingénüe
 En solâtrant fixe ses vœux ,

L'Amour caché parmi les Jeux
Vient échauffer son ame émuë.

Les Chants qu'elle exprime le mieux
Sont ceux qu'un tendre Amour inspire,
L'Amour petille dans ses yeux,
L'Amour sur ses levres soupire.

Objet des plus tendres désirs
Elle embellit toutes les fêtes,
Comptant ses jours par ses conquêtes
Et ses instants par ses plaisirs.

M. Rabener est l'Auteur de plusieurs Sa-
tyres en Prose , ingénieusement envelop-
pées dans quelques Allégories. On connoît
de lui en France le testament de M. Swift ;
& un songe qui renferme aussi des por-
traits dont on trouve les originaux dans
toutes les Nations. Mais comme M. Ra-
bener a peint & a dû peindre surtout les
mœurs de la sienne , la plupart de ses au-
tres Ouvrages ne pourront être qu'imités ,
& leur mérite alors dépendra de celui des

imitateurs. Pour le bien entendre il faut le lire dans sa Langue & bien connoître sa Nation. Il est digne, je crois, d'être placé entre le Docteur Swift & notre Rabelais que les faiseurs de clefs ont défiguré. C'est ce fil prétendu qui égare & qui forme le labyrinthe, au lieu de servir à en sortir. Je ne vois dans Rabelais que des Satyres générales & je l'en estime davantage. On lui reproche avec raison de s'être souvent moqué de ses Lecteurs & d'avoir noyé ses traits ingénieux dans un torrent de sottises & de bouffonneries. C'étoit l'esprit de son temps : nos Comédies n'étoient encore que des farces & tous les genres se ressentoient de ce mauvais goût. Rabelais a eu en cela le sort de tous les bons Auteurs, leurs talents sont à eux seuls & leurs défauts sont presque toujours ceux de leur siècle.

Il ne paroît pas que les Allemands se

soient beaucoup exercé jusqu'à présent dans le Genre Épique. Le seul Poëme qu'ils puissent citer est le Messie, & il n'en a encore paru que les premiers Chants. Or il faut juger de l'ensemble. C'est à peu près le même sujet qu'a traité Milton, le Paradis reconquis qui est l'Odyssée de l'Homere Anglois. Il est difficile d'être plus grand Poëte que Milton. Les Tragédies Allemandes approchent moins des nôtres que de celles des Anglois, si vous en exceptez Shakespear dont elles n'ont ni les beautés ni les défauts.

M. Gellert est celui qui me paroît avoir porté le plus loin la gloire des Lettres en Allemagne. Il a fait des Fables, des Contes, des Poëmes sur l'honneur, sur la richesse, sur l'orgueil, sur l'humanité, &c. un Roman, une Pastorale & des Comédies. Il ne s'est pas amusé à saisir de petites nuances de ridicule presque impercep-

tibles & propres seulement à être jouées devant un peuple de Métaphysiciens , si jamais il en naît un. Il n'a introduit dans ses pièces que de grands caractères , pris dans la nature , & sçait à merveille les faire sortir par le contraste : il y a dans le billet de Loterie deux mariages parfaitement assortis. Un homme indifférent à tout par tempéramment , excepté à la douleur , que la perte de sa fortune ne troubleroit point & que désespere la piquure d'un Moucheron , se laisse conduire paisiblement par une femme acariâtre & tracassière , très-capable de développer tout le sang-froid d'un mari. Cet indolent , supérieur à tout ce que nous avons dans ce genre , est en opposition avec un avare qui prouve qu'un caractère souvent traité prend une forme nouvelle entre les mains d'un bon Auteur. L'Avare pour que rien ne manque au contraste ,

tourmente sans cesse par sa défiance une femme vertueuse & sçavante sans être ridicule , qui prend son mal en patience & fait voir que l'on se console de tout avec de la vertu & quelques livres. Monsieur Simon dans la même pièce , Singe très-lourd de la légéreté de nos Petits-Mâîtres , n'a rapporté de son voyage en France que quelques phrases communes qu'il regarde comme un Talisman pour se faire aimer de toutes les femmes. La vanité lui persuade qu'il faut être impertinent avec elles pour être poli , & il est impertinent de la maniere la plus comique & la plus gauche. La dévote , autre pièce du même Auteur est un caractère tout neuf sur le Théâtre & différent de celui de Tartuffe sans être moins comique. C'est une femme de très-bonne foi qui déchire charitablement son prochain , croit pouvoir avec des prieres se dispenser d'avoir des vertus , &

que le vrai chemin de son salut est de gronder sans cesse & de faire damner tout le monde. La Malade imaginaire de M. Gellert est une sorte de petite Maîtresse , spirituelle comme un enfant & plus capricieuse encore , jouant les vapeurs pour fixer seule l'attention d'un cercle & pour obtenir quelque ajustement , d'un homme simple qui est bien la meilleure pâte de mari qu'il y ait sur la terre. Cette femme , si on la plaint , jette les hauts cris pour qu'on la plaigne davantage , & si on ne la plaint pas autant qu'elle l'a résolu , devient réellement malade de fureur & de désespoir. L'envie d'avoir une robe d'un nouveau goût la fait tomber en syncope , & on la guérit avec des Pompons. Il y a dans le cours de cette Piece un Charlatan dont le rôle est d'autant plus plaisant qu'il n'est pas aussi au fait de ces maladies-là que nos Médecins. Deux sœurs unies par l'amitié

tié la plus tendre sont le sujet d'une autre Comédie pleine de sentimens. On ne peut leur reprocher que d'être trop bonnes amies. Une fille qui cède un amant aimé montre beaucoup d'amitié & peu d'amour ; ce qu'on gagne d'un côté on le perd de l'autre. D'ailleurs l'amour est une passion, l'amitié est un sentiment plus réfléchi, & il est plus naturel, plus théâtral que la passion l'emporte. Quelques endroits de ces pièces révolteroient ceux qui ne sçavent pas qu'il y a des plaisanteries nationales, différentes dans chaque pays ainsi que les mœurs, & que telle chose plaisante à Paris cesse également de l'être à Leipzig. La Scene Françoisé exigeroit plus de précision dans le Dialogue & plus de chaleur dans l'intrigue. Ces deux choses sont naturellement liées, car s'il y a peu d'action dans le plan il y aura aussi moins de vivacité dans le détail. Le grand Art des

intrigues amoureuses , source féconde du bon comique , n'a été bien connu que dans les pays où le Théâtre du monde offre souvent de pareilles scènes. Cet Art convient peut-être moins à la simplicité des mœurs des Grecs & des Allemands. M. Gellert s'est signalé dans les Comédies Pastorales , sa *Silvie* est dans un goût simple & vrai , préférable à mon sens à tout l'esprit du *Pastor-fido*. Les Italiens ont inventé ce genre d'après les Eglogues des Anciens , & il est encore tout-nouveau parmi nous. L'*Astrée* dont la Prose ne vaut gueres mieux que les Vers , nous a représenté des Bergers fades qui nous ont dégouté des Bergeries. On a toujours la constance d'estimer par tradition ce Roman que l'on n'a plus le courage de lire. Nous n'en avons retenu que les noms de *Céladon* & de *Silvandre* dont nous-nous servons pour donner des ridicules. La Na-

PRÉLIMINAIRE. xliij

tion pense aujourd'hui sur l'Amour comme pensoient les Petits - Maîtres du dernier Siècle.

La Poësie de M. Gellert a une force naturelle & une harmonie touchante qui la caractérisent. Ses Ouvrages traduits seront dépouillés de ces avantages & se soutiendront encore par la sublimité & surtout par la vérité des sentiments. Voici un morceau de son Poëme sur la richesse & sur la gloire. Mais » Malheur, dit un grand » Homme, aux faiseurs de Traductions » Littérales. C'est bien-là que l'on peut » dire que la lettre tuë & que l'esprit vi- » vifie.

Ce morceau commence ainsi ,

*Cleantb , Lupin , Alceft , fo Fehlt , fo reich ihr Seyd ,
Euch bey dem uberfluff doch die Zufriedenheit ,
Wc.*

Mortels infortunés qu'enyvre l'Opulence,
Vous que le bonheur fuit au sein de l'Abondance,
Idoles du Vulgaire, Esclaves de Plutus !
Que l'éclat des trésors, des titres superflus
Eblouisse les yeux de la folle Ignorance,
Mais de vos cœurs flétris je vois trop l'indigence.
Le mien n'a pas besoin de ces biens fastueux,
La pompe fait les Grands & non pas les heureux.
Raison, montre à mes yeux les richesses cruelles,
Leurs trompeuses douceurs & leurs peines réelles.
Tu sçais apprécier les trésors dangereux
Qu'entasse l'avarice & qu'augmentent les crimes :
De l'aveugle Fortune éclaire les abîmes
Et parcours avec moi ses sentiers épineux.
Qui, moi ! qu'Epoux avare, imbécille & parjure,
J'aïlle sans consulter l'Amour ni la Nature,
D'un Hymen odieux reconnoître la Loi
Et vendre au poids de l'or ma tendresse & ma foi.
Moi, j'irois d'un mourant captiver la foiblesse,
Ménager avec art la crédule vieillesse,
Couvrant mes attentats d'un voile d'équité
Voler un héritage avec impunité.
J'irois, auprès des Grands adulateur servile,
Leur offrir à l'enchere un encens méprisé,
Lâchement sur leurs pas m'élever en reptile.

Et dépouillant l'Etat, l'Autel & le Pupile,
M'enrichit comme un fourbe ou comme un insensé.

Il me semble qu'il n'est pas plus possible de traduire un Poète en Prose qu'un Historien en Vers. La Traduction doit changer la Langue & non point la nature d'un Ouvrage.

La Prose rend les idées avec plus d'ordre & défigure les images plus hardies, réservées à la Poësie. C'est copier un Tableau dans une estampe, il y manque le coloris qui est l'ame de la Peinture. La copie doit ressembler autant qu'il est possible à l'original, & la versification ajoutera toujours à la ressemblance.

L'endroit où M. Gellert représente les douceurs de la vie privée est de la plus grande beauté, je ne crois pas qu'il soit possible d'en approcher dans aucune Traduction. Je sens combien celle-ci est im-

parfaite & éloignée de l'expression élégante & énergique de M. Gellert.

*Was sorgst du, ob dein ruhm die halbe vvelt durchstrich?
Dein Freund dein Weib dein haus sind vvelt genug für
dich.*

*Such sie durch sorgfalt dir durch liebe zu verbinden
Und du vvirst ehr und ruh in ihrer liebe finden.*

Que t'importe en effet que la gloire frivole
Aille porter ton nom de l'un à l'autre Pôle,
Ta maison est un monde assez grand pour ton cœur.
Qu'une épouse, un ami te doivent leur bonheur.
Heureux celui qui sçait obliger ce qu'il aime !
Mets dans leur amitié ta gloire & ton repos ;
La Vertu brille encor dans l'obscurité-même,
Et qui la suit sans faste est plus grand qu'un Héros.

La conduite de M. Gellert répond à ses Ouvrages. Les Auteurs se peignent dans leurs écrits, & quand la vertu est affectée, le naturel perce toujours. Mais il faut convenir que ceux qui se sont dis-

tingués dans les Sciences & dans les Lettres ont presque toujours été les hommes les plus vertueux. Tous les Courtisans qui adoroient la faveur dans M. Fouquet se sont retirés avec elle. Plusieurs lui devoient tout & l'ont trahi. De tous ses amis il ne lui est resté que des Gens de Lettres dans sa disgrâce. Ceux mêmes qu'il n'avoit pas obligé l'ont alors servi. Le véritable Génie a sa source dans le cœur.

On doit bien se garder d'adopter les rumeurs vagues & calomnieuses par lesquelles l'envie s'efforce de ternir la gloire des Lettres, & que l'ignorance reçoit d'autant plus avidement que les foiblesse qu'elle suppose à ceux qui jouissent d'une brillante réputation la consolent en quelque sorte de son obscurité. Sur l'estime que l'on doit accorder aux hommes il faut en croire les hommes estimables.

Cette candeur , cette élévation qui réunies se prêtent un mutuel éclat & font les grands hommes , brillent dans tous les Ouvrages de M. Gellert & jusques dans ses Contes. Que l'on ne s'attende point à y trouver d'images licentieuses. C'est bien-là que l'on peut appliquer ce passage de Phédre : *Decipit frons prima multos.*

J'ai emprunté de M. Gellert plusieurs sujets , mais je n'ai pu emprunter sa maniere. M. de la Fontaine a enchéri sur ceux qu'il a imités , & je suis resté fort au-dessous de mes modeles.

Au reste je n'ai pas cru devoir me borner à traduire. Et quand je l'aurois voulu , j'aurois désespéré d'y réussir. 1. Notre Langue , la seule qui ne souffre point d'inversion ne sçauroit rendre les idées dans le même ordre.

2. Elle est assez riche pour tout exprimer , mais elle n'est pas abondante. Il est
bien

bien des idées que d'autres Nations rendent en un seul mot & que nous sommes obligés d'étendre Ce qui nous éloigne encore du mérite de l'exactitude dans les traductions.

3. Chaque Auteur a des beautés particulières à sa Nation , la différence des mœurs est aussi grande que celle des Langues. Supposez un Génie heureux tel qu'Homere dans quatre Nations différentes , il traiteroit diversement dans chacune le même sujet.

4. Notre versification met le comble à la difficulté. Elle est sans comparaison la plus difficile , non point par les règles de nos Vers , mais par les bienséances de notre Langue. Il n'est pas question d'examiner si elles sont fondées , il suffit qu'elles soient reçues universellement & que quiconque voudroit s'en affranchir se rendroit ridicule. La Poësie , loin d'avoir

I D I S C O U R S

parmi nous plus de licences que la Prose ; s'est interdit un grand nombre d'expressions. Je n'ai pas osé même dans une Fable nommer *le Ver à Soie*.

La Prosodie Allemande est plus compliquée. La plûpart des grands Vers sont des iambes réguliers. Mais je ne conçois pas pourquoi elle réunit une double gêne & la rime des Modernes & la mesure des Anciens. Si l'une peut suffire, l'autre est superfluë, & dès-lors paroît vitieuse. L'objet de la versification est de fixer la mémoire en resserrant les pensées & les images dans de certaines limites. Il s'en faut de beaucoup que la multiplicité des moyens soit une perfection. On préféreroit à la Machine de Marly une machine plus simple qui rempliroit à moins de frais le même objet.

Nos Vers ne sçauroient se passer des rimes, parce que sans elles ils ne seroient

point assez différents de notre Prose. Mais les Allemands qui n'en ont pas plus besoin que les Latins & les Grecs, évitent celles d'une syllabe entiere avec autant de soin que nous les recherchons. Cela s'appelle richesse chez nous & stérilité chez eux.

Au reste cette versification qui se regle sur la valeur & non pas seulement sur le nombre des syllabes, est, si j'ose le dire, plus parfaite. Nos Vers ne sont jamais exactement de la même mesure : ils ont un nombre égal de syllabes inégales. La premiere de *trône*, *fête*, est comptée autant que la derniere qui se prononce à peine.

M. Gottsched a donné deux excellens Traités sur l'Eloquence & sur la Poësie Allemande. L'Allemagne a aussi une Dacier dans Madame Gottsched, & dans Mademoiselle Zigler une Deshoulieres.

Mais il est étrange de voir tant d'Ouvrages où respire le bon goût , défigurés par une impression gothique. Les autres Nations s'en servoient également & l'ont abandonnée depuis long-tems. Les Lettres des Goths ressemblent à leur Architecture , les Caractères Romains ont plus de netteté. Je ne doute pas que les Auteurs Allemands ne les préfèrent bien-tôt. Ils sont aujourd'hui assez grands pour ne plus négliger même les petites choses.

Une singularité plus frappante encore & bien glorieuse pour les Universités Allemandes , c'est que des Professeurs ayent été les Moliere , les Boileau & les la Fontaine de l'Allemagne.

La Poësie seule développe les richesses des Langues & sert en cela toutes les Sciences. Il est nécessaire de bien connoître la valeur des termes avant de pouvoir rendre les idées avec force & avec précision.

Si quelques Philosophes se sont efforcé de la décrier , c'est qu'ils ne l'étoient pas assez pour sentir que leurs préceptes avoient besoin d'être resserrés par la mesure des Vers , soutenus par l'harmonie & embellis par les images : que c'étoit le seul moyen de les insinuer dans tous les esprits. La plupart des hommes sont incapables de suivre avec méthode une chaîne de vérités. Ils ont besoin d'être conduits à la vertu même par le sentiment.

Je terminerai ceci par une remarque du sçavant Mélancton , son témoignage ne sçauroit être suspect. La renaissance des Lettres a , dit il , commencé dans toutes les Nations par l'estime de la Poësie & leur décadence par le mépris de cet Art. Si donc l'on entendoit dire , *je suis bien revenu de la lecture des meilleurs Poëtes , les Vers en général ne me font plus le même plaisir* , ce seroit une marque déplorable ,

mais infaillible , de la décadence du bon goût. On voit par-là combien il est important de faire naître ou d'entretenir dans une Nation le goût de la Poësie , si l'on veut y transporter ou y conserver l'Empire des Lettres.

Ce que M. de la Fontaine nous a laissé à glaner dans Phedre n'en vaut presque pas la peine , disoit M. de la Motte. J'ai cru cependant pouvoir puiser dans la même source quelques sujets intéressants. Phedre a fait un choix heureux dans les Apologues d'Esopé & leur a donné une grace nouvelle par sa précision élégante que l'on a comparée avec raison à celle à Térence. Mais un des plus sçavants hommes de l'Europe , M. Christ dans un Ouvrage qui est un jeu pour lui (a) , & qui seroit

(a) *J. Fr. Christ Prolusion*

pour tout autre un travail immense , a entrepris , il y a quelques années , de révoquer en doute l'autenticité du Phedre recouvert par notre M. Pithou aussi connu dans la Littérature que dans la Jurisprudence. Comme la sagacité de M. Christ & la haute estime que l'on a pour son érudition sont très-propres à donner du poids à son sentiment , il ne fera pas inutile d'examiner ici les raisons sur lesquelles il le fonde. Séneque a dit , *Æsopios logos intentatum romanis ingeniis opus*. Mais ou Séneque a ignoré que Phedre ait fait des Fables , ce qui est très-possible , ou bien il a entendu par - là que personne parmi les Latins n'en avoit fait de nouvelles dans le genre d'Esopé , ce qui est très-vrai. Phedre lui-même avoit prévu que ses contemporains lui reprocheroient de n'être point véritablement Auteur.

*Quidquid putabit esse dignum memoriæ
Æsopi dicet.*

Le silence de Sénèque ne prouve rien contre Phèdre dont Martial & Avien font mention. Avien en a fait, dit M. Christ, un Fabuliste Grec. Il est vrai qu'il le cite après Gabrias ou Babrias. De même on pourroit dire qu'il fait d'Horace un Poète Grec, parce qu'il le cite dans le même endroit après Socrate.

On trouve dans la Corne d'Abondance (a) de l'Archevêque de Siponte, imprimée en 1496 la Fable des Arbres protégés par les Dieux, à peu près telle qu'elle est dans le Phèdre qui n'a paru qu'en 1596. Mais on a trouvé un des Vers de cette même Fable sur un monument très-antique dont parle Zamosius. Et ce-

(a) *Nicolai Perotti Cornu-Copia.*

pendant Pérotti prétend qu'elle est un des amusements de sa jeunesse. A Dieu ne plaise que je veuille accuser de mauvaise foi cet Archevêque : il se peut très-bien qu'il ait mis alors cette Fable parmi ses Ouvrages , & que l'y ayant retrouvé dans un âge avancé il ait cru réellement l'avoir faite. Ce qui est d'autant plus vraisemblable qu'il dit avoir tiré ce sujet d'Avien qui ne l'a jamais traité. Ajoutez à cela que Pérotti connoissoit Phedre & qu'il en parle dans cette même Corne d'Abondance. Faudra-t'il sur un seul passage d'un Auteur du quinzieme Siècle supprimer à la fois les deux Fabulistes Latins qui nous sont restés.

Mais pourquoi vouloir ôter à Phedre cinq Livres entiers parce qu'on y auroit inséré une seule Fable qui ne seroit pas de lui ? Faudroit-il les attribuer toutes à Pérotti qui en auroit fait une ? Un Manuf.

crit donne celle-ci à Phedre , un autre la donne à Pérotti. Pour décider il faut la lire dans les deux Ouvrages & reconnoître son auteur en comparant les stiles. Une présomption très-forte encore contre l'Archevêque de Siponte , c'est que plusieurs Vers de cette Fable courte & correcte ont été totalement altérés par ce respectable Commentateur de Martial. *Phæbo laurus* pour *Phæbo laurea*. *Ne videantur* , &c.

M. Christ relève dans Phedre quelques expressions qui lui paroissent peu Latines , & qu'il prétend n'avoir pas été employées dans le même sens par les meilleurs Auteurs du Siècle d'Auguste. De-là il conclud que le Phedre est un Ouvrage supposé. Mais comme il y a dans chaque Auteur bien des tours & même des expressions qui lui sont propres , on pourroit par cette méthode prouver également que Cicéron n'est pas de Cicéron.

Et cette entreprise ne seroit pas entièrement nouvelle. Un Ecrivain (a) du dernier Siècle a déjà voulu prouver que Cicéron ne sçavoit pas le Latin.

Lorsqu'on annonça en Europe la première édition de Phedre , cette découverte d'un Manuscrit qui avoit été perdu si long-temps , parut d'abord suspecte à tous les Sçavans (b). Mais après avoir lû l'Édition que venoit de donner M. Pithou, il ne resta aucun doute dans les esprits. Le petit nombre d'expressions que trouve à y reprendre aujourd'hui un des plus ingénieux Critiques , est une nouvelle preuve de toute la pureté de Phedre.

M. Christ prétend que pour éclaircir ses

(a) *V. Pascaſii Groſſippi Paradoxa Litteraria. Amſtel. 1659 Cicero & Varro nesciverunt utrum Latine diceretur, &c. Cicero ſibi a Grammaticorum regulis imponi paſſus eſt, &c. Cicero Syntaxeos rationem in attii verbis prorsus nescivit, &c.*

(b) Voyez le Pere Vavaſſeur.

doutes il seroit nécessaire de recourir aux Manuscrits (a) , & de démêler leur âge aux traits de l'écriture & à la forme des Lettres. J'avouë que je ne vois pas à quoi serviroit un pareil examen. Ces Manuscrits pourroient n'être pas aussi anciens que l'Ouvrage même , ils pourroient paroître aussi anciens & ne pas l'être. Car si l'on a pu imiter la diction Latine du Siècle d'Auguste au point que tous les Sçavans s'y soient mépris , on a pu à plus forte raison imiter le papier & l'écriture ancienne si parfaitement que tous les Connoisseurs s'y trompent. Il est plus aisé sans doute de contrefaire tous les Manuscrits du Vatican que de composer un seul Poëme digne de Virgile , de donner à une Statuë moderne le vernis des Antiques que de sculpter comme Praxiteles.

(a) On m'a assuré qu'ils étoient à Rheims.

Il y a dans Phedre plusieurs traits qui dénotent clairement un Siècle poli. Qui pourroit concevoir que dans des Siècles barbares on eût peint si agréablement l'indifférence philosophique de Ménandre & ce luxe voluptueux dont on n'avoit point d'idée ? Ce que Phedre nous a dit des mœurs & du génie de Ménandre doit , ce me semble , nous faire regretter encore plus les Comédies de ce Poëte Grec.

Et Ménandre à mon gré fut un grand personnage ,
 Sa vertu n'étoit point sauvage :
 Des Muses digne favoris
 On vit toujours sur son visage
 Briller les Graces & les Ris
 Dont Thalie ornoit ses écrits.
 Il sçut mériter le suffrage
 Des connoisseurs du temps jadis
 Qui valoient bien ceux de notre âge.
 Il fit rire l'Aréopage :
 Un Philosophe sourcilleux
 Jamais n'obtiendra mon hommage .

Et qui sçait dérider un Sage
Est cent fois plus sage à mes yeux.

On a dit que M. de la Fontaine s'étoit mis au-dessous de Phedre *par bêtise*. M. de la Motte (a) trouve ce mot *plaisant*. Si la Fontaine s'étoit donné lui-même la préférence qu'il méritoit , on l'auroit accusé avec plus de raison d'une vanité insupportable ; c'est ainsi que la Critique sçait se replier.

On se plaît à exagérer la simplicité de la Fontaine pour rendre d'autant plus merveilleuse la finesse de ses Ecrits. Il n'est personne à qui on ne donnât le caractère que l'on voudroit si l'on se contentoit de le former ainsi sur deux ou trois Anecdotes. Quel est l'imbécille qui n'ait rencontré dans le cours de sa vie quelques pensées ingénieuses ? Quel est l'homme d'esprit à

(a) Discours sur la Fable , p. 52.

qui il ne soit jamais échappé quelque simplicité ?

On a reproché à cet Auteur si parfait d'être plus diffus dans ses Contes que dans ses Fables , mais on n'a pas fait attention que c'étoit la nature de ces deux Ouvrages. La Fable doit toujours avoir l'utilité pour objet , & un Conte peut très-bien n'être qu'agréable. Un homme qui est en route pour affaires seroit blâmé s'il s'arrêtoit trop long-temps , mais il est très-permis à celui qui se promene de s'amuser à cueillir des fleurs.

M. de la Fontaine , a-t'on dit encore ; est *négligé & inégal*. Pourroit-il être plus élégant sans être moins naïf. Ses négligences ne sont-elles point heureuses & propres à son genre ? On sçait que nos Peintres & nos Poètes les plus modernes ont porté très-loin les avantages du coloris. Mais n'est-il pas à craindre qu'on ne

lui sacrifie d'autres parties plus importantes ? Le temps éteint bien-tôt ce que les couleurs ont de plus brillant : de même ce choix recherché de termes qui sont dans le bel usage est perdu pour la postérité ; il ne reste que la propriété de l'expression & la vérité des images.

D'ailleurs l'élégance même a ses bornes : Elle est un défaut dans un Ouvrage lorsqu'elle s'y fait remarquer & que par-là elle ôte au naturel. Tous ceux qui ont écrit sur la Peinture observent que les Titiens , les Raphael , les Michel-Ange ne se font point distingué par le coloris , c'est-à-dire que ces grands Maitres ont eu un coloris moins séduisant , mais plus vrai.

Ut Pictura , Poësis.

M. de la Motte s'arroge le mérite de l'invention & le refuse à la Fontaine. Mais elle consiste dans la distribution des parties , dans le plan plutôt que dans le

sujet

sujet même. La Fontaine a créé en imitant , & je ne crains point de dire qu'il est dans le genre de la Fable beaucoup plus inventeur que M. de la Motte.

Phedre & la Fontaine ont pensé avec raison que la célébrité des Apologues d'Esoppe rendroit leur ouvrage plus intéressant. Par la même raison , les grands événemens des temps fabuleux , les Aventures de Phædre , d'Œdipe & d'Electre , font beaucoup d'impression sur notre Théâtre. Et Racine ne laisse pas d'être regardé comme un Génie créateur dans la Tragédie , quoiqu'il n'ait traité que des sujets déjà connus.

Je n'ai pas seulement puisé dans la Littérature Allemande (a). La réputation que

(a) M. Quandt , homme de Lettres de Léipsic , qui a séjourné ici plusieurs années , a beaucoup contribué par son esprit & par son sçavoir à faire estimer en France la Littérature de sa Nation.

M. Gellert s'est acquise si justement dans toute l'Europe m'a fait préférer le plus souvent les sujets des Fables dont on lui est redevable. J'en ai aussi emprunté quelques-uns de M. Gay le meilleur Fabuliste de l'Angleterre. Cette Nation chez qui les vertus & les talents tiennent lieu de naissance & de dignités, lui a décerné les plus grands honneurs & l'a fait enterrer à Westminster où sont les tombeaux de ses Rois. On y lit une Epitaphe de M. Gay, composée par le célèbre Pope, & qui peint le Génie Anglois.

. Eh ! qu'importe à ta gloire
Que tu sois à côté des Rois & des Héros

Dans la poussière des Tombeaux.

Ah ! plutôt qu'à jamais honorant ta mémoire
Tes amis vertueux pénétrés de douleurs,
Disent frappant leur sein, il est dans tous les cœurs.

On dit tous les jours que les genres de la Fable & du Conte sont épuisés. C'est ;

Votre Ombre vous fait peur : Eh que seroit-ce donc

Si vous entendiez le Canon ?

Je le vois trop , chacun a son mérite :

Au Moulin je porte les sacs

Sans que jamais rien me dérange ,

Il tonneroit envain , je vais le même pas.

Le Courfier répartit , ton orgueil est étrange ,

Ta constance répond à tes foibles travaux ,

Tu n'es pas assez grand pour avoir mes défauts.

X I I I.

*LES DEUX HIRONDELLES
ET L'ALOUETTE.*

DEux Hirondelles disputoient

A qui chanteroit mieux ; toutes deux se flattoient

De mériter la préférence.

Mais écoutez , ma Sœur , cette cadence.

Celle ci , je crois , la vaut bien.

L'Alouette survient. Décidez , je vous prie ,
 Qui de nous deux excelle ? Eh mais , je n'en sçais
 rien.

De grace prononcez , parlez sans flatterie.

Je vous ferois peut-être un mauvais compliment.

Parlez. Vous le voulez , voici mon sentiment :

Vous chantez , je le crois , l'une aussi bien que l'autre ;

Je n'aime cependant sa chanson ni la vôtre :

Et chantez tant qu'il vous plaira ,

Vous ne sçauriez jamais devenir Philomele ,

Et tant que dans nos Bois on les écouterà ,

Qui pourroit supporter la voix de l'Hirondelle ?

Ne se couvrent jamais que de feuilles stériles.
Nous n'avons point voulu mettre l'honneur à
prix.

Pour venger l'Olivier d'un injuste mépris
Je donne mon suffrage à ses rameaux utiles.

Ah , ma Fille , tu nous instruis ,
Repartit Jupiter , embrassant la Déesse ,
Tu sçais apprécier les choses par leurs fruits
Et l'Olympe à ton choix reconnoît la Sagesse.

X I I.

*LE CHEVAL ET L'ÂNE.**

UN Coursier généreux franchissoit les campagnes,
Il voit les premiers feux du jour
Qui se précipitoient du sommet des Montagnes
Et couronnoient les Ormeaux d'alentour.
Il apperçoit son Ombre & se cabre soudain :
Un mélange confus de crainte & de courage
Sur son cou fait dresser le crin.
L'Âne aussitôt se mit à braire
Et voulut faire le railleur :
C'est-là son défaut ordinaire.
Quoi ! vous vous tourmentez, Seigneur,
Pour une cause si petite !

* Siche Gellerts Fabeln.

je crois , faute de les bien connoitre. Rien n'est plus contraire au progrès des Beaux Arts que de vouloir ainsi leur assigner des limites. C'est d'ailleurs borner ses plaisirs.

M. de la Fontaine est le premier Fabuliste de toutes les Nations dans le genre naïf : c'est le premier genre de la Fable , mais ce n'est pas le seul.

La Fable & le Conte sont inépuisables ; Il n'est point d'événement qui n'y puisse entrer , par conséquent point de stile qui ne leur convienne. Le judicieux Despréaux lui-même s'est trompé en assurant que le Conte en général n'admettoit que *des manieres de parler simples & naturelles*. Cela n'étoit vrai que du genre de la Fontaine qu'il avoit alors sous les yeux. Le stile doit toujours être proportionné au sujet , & le coloris aux images.

Les Contes de M. Gellert renferment souvent des aventures tragiques. La Fable

a presque toujours entre les mains de M. Gay le stile le plus énergique, & présente les plus grandes images. Malgré la naïveté ordinaire de la Fontaine, deux des Vers les plus épiques qui soient dans notre Langue se trouvent dans une de ses Fables, & n'y sont point déplacés. Dieu, dit-il, en parlant de l'Astrologie Judiciaire,

„ Auroit-il imprimé sur le front des étoiles

„ Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles.

Ces trois Fabulistes sont entièrement différents, on ne peut comparer que les genres qu'ils se sont faits : chacun d'eux a excellé dans le sien.

Les genres de M. Gay & de M. Gellert ont encore pour nous le mérite de la nouveauté. J'ai essayé de les transporter dans notre Langue. Je ne me flatte point d'avoir réuffi. Mais cet essai pourra servir au moins à indiquer une route nouvelle à ceux qui ont assez de talents pour la parcourir.

FABLES



C. Eisen inv.

A Iove Principium.

Alamet Sc.

F A B L E S

ET CONTES.

LIVRE PREMIER.

I.

LA MOUCHE ET L'ARAIGNÉE.



LE Bœuf & le Chameau sont bêtes peu
sensées,
La taille n'y fait rien, les plus grandes
pensées

Peuvent loger dans le corps d'un Ciron.

A

Les Bêtes penser ! Pourquoi non ?
 Est-ce après tout un si grand avantage
 Pour que nous prétendions l'avoir seuls en partage ?
 Le Monde en fait si peu de cas !
 Combien Damon a-t-il de rente ?
 Comment est-il en Cour ? La demande est prudente ;
 Mais pense-t-il, ou ne pense-t-il pas,
 C'est chose assez indifférente.

Dans un Temple fameux & des temps respecté
 Qui soudain ravissoit par sa pompe suprême
 Et dans le même instant vous rendoit à vous même
 Par sa noble simplicité,
 La Mouche d'un air sombre étoit sur une pierre,
 Et méditoit, tantôt se frottant la paupière,
 Et tantôt se passant la patte sur le front :
 Ce geste comme on sçait marque un esprit profond.
 Après avoir donné carrière
 A ses réflexions, elle dit gravement,
 D'où peut venir ce pompeux bâtiment ?
 Quelqu'un l'auroit-il fait ? Mais comment faire un
 Temple !
 Dis-moi qui le pourroit ? L'Art, répond Arachné,
 Avant de le former sa main l'a dessiné,
 Enfin quelque côté que ton foible œil contemple

Dans cet ordre suivi tu vois les traits de l'Art.

L'Art , ah vraiment je voudrois le connoître ,
Quelle est donc sa couleur , sa figure & son être ?
D'où vient-il ? Que fait-il ? l'as-tu vû quelque part :
Mais sans nous arrêter à ces contes frivoles
Ecoute , & je t'explique en très peu de paroles

Cet Edifice ouvrage du hazard.

Dans ces lieux autrefois mille petites pierres

Se mouvoient en mille manieres ;

Ces Atômes un jour venant à s'accrocher ,
A se joindre , à s'unir , à s'arranger ensemble ,
Formerent à la fin ce vaste & creux rocher
Où le même hazard maintenant nous rassemble.

La Mouche révolte en ce point ,

La Mouche , direz-vous , raisonnoit en insecte

Ou plutôt ne raisonnoit point ,

Un Temple quel qu'il soit suppose un Architecte :

Mais l'Univers est-il donc moins parfait !

Tant d'ordre & de magnificence

Pourroient-ils n'être point l'effet

D'une parfaite intelligence ?

II.

LE CHIEN FIDÈLE.

Certain larron connu par maints bons tours
Et surnommé Docteur parmi ses camarades
Sur les biens d'un Chanoine avoit jetté ses grades.

La Nuit précipitoit son cours ;
Gros-Jean le Sommelier , Margot la Chambrière ,
Tout avoit fermé la paupière ,

Le Maître du Logis ronfloit profondément
Et sembloit au voleur indiquer le moment.

Un Dogue seul veilloit gardien trop fidele ,
Le Larron lui jetta du pain ;

Tu t'abuses beaucoup , lui dit le Sentinelle ,
Si tu crois m'engager à servir ton dessein :

Ta libéralité m'avertit au contraire

D'éveiller le Maître & ses gens ,
Ce pain-là sent la hard & n'est pas mon affaire.

Zaocoon disoit à peu près en ce sens ,

Je crains les Grecs & leurs présents,

III.

L'ÉPÉE ET LE SOC.

L'Épée un jour fiere de ses exploits
Rencontra dans les champs le Soc d'une charuë,
Et d'un ton de Major qui fait une revuë
Lui dit, malheureux Villageois ;
Je plains ton ame roturiere !
Tu respires dans la poussiere,
Tandis qu'aux Champs de Mars brillante dans les airs
On me voit imiter la foudre & les éclairs ;
Et subjuguier la terre entiere.
Il est vrai, reprit-il, je languis ignoré,
Tu détruis les humains, la gloire est ton partage ;
Jaloux d'un plus grand avantage
J'aime mieux les servir que d'en être honoré.

I V.

LA CIGALE ET LE HIBOU.

LA douceur & l'humanité
 Ne peuvent que bien faire , & sont toujours heureuses
 L'entêtement , la dureté
 Ont souvent des suites fâcheuses.
 La Cigale autrefois l'apprit à ses dépens ,
 Elle eut le sort de bien des gens.

La Cigale chantoit durant la Canicule
 Près des lieux où dormoit Monseigneur le Hibou
 En attendant le Crépuscule ,
 Ces sons perçants l'éveillent dans son trou.
 Finissez , dit-il , je vous prie ,
 Abrégez vos concerts , ignorez-vous , Mamie ,
 Que les Hibous comme les gens de Cour
 Veillent la nuit , dorment le jour &
 J'ai besoin de sommeil & non de mélodie.
 Il eut beau la prier , la Cigale tint bon ,
 Bientôt il prit un autre ton.

Vous me forcez enfin d'abandonner Morphée

Pour Orphée ,

Mon sort est assez doux puisque je vous entens ,

De ce Chantre fameux vous effacez la gloire :

Mais c'est assez chanté pour boire.

Çà , venez avec moi passer quelques instants ,

J'ai du Nectar que m'a donné Minerve ,

Je le réserve

Depuis long temps

Pour quelqu'un du plus grand mérite ;

Il vous est dû , souffrez que je m'acquitte.

La Chanteuse altérée & se sentant louer

Par ce discours flatteur se laisse amadouer ,

s'approche du Hibou qui l'écrase & se venge.

Qui pourroit éviter l'appât de la louange ?

J'ai beau vous avertir qu'on doit s'en défier ,

J'y serois pris tout le premier.

V.

LE LOUP ET LE CHEVREAU.

LE Loup le plus expert & non le plus agile
Vit un Chevreau léger qui regagnoit la ville.
Imprudent , lui dit-il , où portez-vous vos pas ?
A la fleur de vos ans courir à perdre hâteine
 Au devant d'un cruel trépas ,
 Vraiment c'est prendre trop de peine.
 A votre avis ne vient-il pas
 Toujours trop tôt ? Sur la ville inhumaine
 Daignez au moins jeter les yeux :
Voyez ces monuments où vos malheureux freres
Pour les crimes d'autrui victimes débonnaires
Se sont vus égorger à la face des Dieux.
 Armé d'un couteau sanguinaire
Le Prêtre vous attend dans ces jours solennels ,
J'en frémiss , quel chagrin pour votre tendre mere !
Va , j'aime mieux encore expirer aux Autels
Et du Maître des Dieux appaiser la colere
Que d'assouvir la faim du plus vil ravisseur.

Puisque la mort est nécessaire
Mourons du moins avec honneur.

V I.

LE ROSSIGNOL ET LE VER-LUISANT:

Heuroux qui sçait garder sans faste & sans envie
L'obscurité de son état !

Un Reptile superbe & fier d'un vain éclat
Voulut s'en prévaloir , il y perdit la vie.

La Nuit , se disoit-il , a détruit les couleurs
Dont les rayons du jour sçavent peindre les fleurs,
Et par des fillons de lumiere

Je trace en ces jardins mon illustre carrière:

Les Diamants dont le plus digne emploi

Est de servir aux Belles de parure

Dans l'ombre brillent comme moi ,

Comme eux j'embellis la Nature :

J'égale les flambeaux des Dieux ,

Et j'imité ici bas le séjour du Tonnerre ;

Ils sont les Vers-luisants des Cieux ,

Je suis un Astre sur la terre,
 J'entens le Rossignol former de doux accents,
 Sans doute il célèbre ma gloire,
 Par un si beau sujet ses sons plus éclatants
 Peuvent remporter la victoire
 Sur tous les Chantres du Printemps.
 Comme il disoit ces mots sa rampante étincelle
 Trahit l'orgueilleux Vermisseau,
 Et guide dans les airs le vol de Philomele;
 Elle saisit sa proie & n'en fait qu'un morceau.

V I I.

LE VIEILLARD ET SES ENFANTS.

SUR une terre ingrate à quoi sert la culture ?

Un pere avoit deux fils de diverse nature :

L'un que Minerve avoit envain bercé

Sçavoir à peine l'A, B, C,

Et l'autre sembloit né sous une étoile heureuse ;

Il joignoit au don de l'esprit

Beaucoup de mémoire & d'acquit,

Et la Chronique scandaleuse
Ajoute qu'il faisoit par fois de jolis vers ,
Bref il réunissoit tous les talents divers.
Et le prudent Vieillard au bout de sa carrière
Lui déclare en ces mots sa volonté dernière ,
Mon fils , je crains pour vous un fâcheux avenir ,
Vous avez de l'esprit , qu'allez-vous devenir ?

Bravez s'il se peut la misère ,
Tous mes biens sont à vous. Et que feroit mon frere ?
Il n'a jusqu'à présent rien que par vos bontés ,
Pour m'enrichir vous le deshéritez !

Il est vrai , mais en récompense
C'est une bête à vingt & trois karats ,
Un grand fonds de bêtise est un trésor immense.

Pour amasser force ducats
Pas n'est besoin d'être un Homere ,
Un sot fait bien mieux son affaire ,
Et j'en prens à témoin tant de riches Midas.

V I I I.

L'AMBITION ET L'ENVIE.

DEux Monstres différents échappés du Ténare
Obtinrent l'encens des mortels ,
Et les Dieux jaloux des Autels
Sur les adorateurs de ce couple bizarre
Résolus d'épuiser la vengeance & ses traits
Voulurent les punir par leurs propres forfaits.
Apollon descendit du séjour du Tonnerre ,
Et ses premiers regards trouverent sur la terre
Dans un Temple paré de fleurs
L'Ambition , l'Envie , exécrables idoles ,
Troublant tous les esprits , embrâsant tous les cœurs.
Vos souhaits , leur dit-il , ne seront plus frivoles ;
L'une peut désirer & dans le même instant
Elle obtiendra tout ce qui peut lui plaire ,
L'autre en aura deux fois autant.
Sans doute il m'appartient de parler la première ,
Dit aussi-tôt l'Ambition altière ,
Par la même raison je puis sans doute aussi

Céder mon droit cette fois-ci.

Mais l'Envie à ces mots exhalant sa colere

Par un horrible sifflement ,

Tu comptes , je le vois , y gagner doublement :

J'aurois beau souhaiter la félicité-même ,

Pourrois-je en goûter la douceur ?

Je ne sentirois que l'horreur

D'avoir fait ton bonheur suprême ;

Connois-moi donc , je désire & je veux

Perdre un œil pour t'en ôter deux.

Va , souffre , il me suffit , tes maux seront ma joie ,

Va , c'est par les douleurs que tu l'emportera ,

Je te verrai du moins à l'amertume en proie !

L'Ambition fut la dupe par-là

De sa politique profonde ;

Tout-aveugle qu'elle est , elle prétend toujours

Donner des loix , régler nos jours ,

Et ses égarements font les malheurs du monde.

I X.

LES TAUREAUX ET LE VEAU.

UN Veau dans un détroit voyoit certains Taureaux

Qui pour chercher un meilleur pâturage
De l'une & l'autre corne écartant les rameaux
A travers des buissons se frayoient un passage :

Il leur crioit , prenez par-là ,
Faites ceci , faites cela.

L'un d'eux en ruminant s'arrête
C'est bien à toi , dit-il , de nous rompre la tête ,
Je sçavois tout cela que tu n'étois pas né.

C'est ainsi que Gros Jean remontre à son Curé.

X.

LE COUCOU ET LE GEAI.

Sur un ormeau dans un lieu solitaire
Maître Coucou s'entretenoit
Avec Maître Geai son Compere
Qui de la ville revenoit.

Des humains quel est le langage ?
Quels Chants leur semblent les plus beaux ?

Que disent-ils de nous autres Oiseaux,
Du Rossignol ? Tous vantent son ramage.
Et de l'Alouette ? On en parle assez bien.

Il me reste à vous faire

Une demande encor , sur tout soyez sincere.

Dans la Cité que dit-on de moi ? Rien.

Quoi , rien ! Rien du tout. Quelle injure !
Je sçaurai me dédommager ,

Me venger :

De mon nom désormais remplissant la nature

Ma voix me tiendra lieu de mille & mille échos,
Je veux être à la fois le chantre & le héros.

X I.

LE POLYHISTOR.

LE plus heureux des Rois en un sens c'est Pluton :
On ne sçauroit gagner tous les gens qu'il emploie ,
Fideles , éclairés ; double sujet de joie !

Et pour passer le Phlégéon

Il ne suffit de quelque ducaton ;

Il faut encor payer de sa personne.

Un jour s'y présenta le Sçavant de Pétronne ,
Soyez le bien venu , lui dit Maître Caton

Appuyé sur son aviron ,

Qui donc êtes-vous , mon cher homme ?

Je suis , repartit l'Ombre , un vrai *Polyhistor*.

Je sçai le Grec , l'Hébreu , le Syriaque encor ;

Grammairien , Rhéteur , Géomètre , Astronome ,

Philosophe , Poëte . . . Oui-dà , notre Bourgeois ,

Trédame , ce n'est pas une petite affaire

Que de passer tant de gens à la fois.

Mais

Mais ce n'est pas non plus un honneur ordinaire ,
Je suis le Parangon des Universités !

Tandis qu'il détailloit toutes ses qualités ,
Et comptoit par ses doigts les différents volumes
Qu'il avoit publiés , ses ouvrages posthumes ,
Arrive sur les mêmes bords
Une Ombre simple en ses manieres :
Son timide maintien , ses modestes dehors
Faisoient peu présumer & n'en imposoient gueres.
Le sombre Nautonnier bâille en l'apercevant ,

Quel est cet autre ? Encor quelque Sçavant !
Ce titre ne m'est dû , le Monde étoit mon livre ,

Reprit cette Ombre avec douceur ,
Et tant que j'ai vécu j'apprenois l'art de vivre.
J'aurois voulu sonder les abîmes du cœur ,
Mais qui peut pénétrer toute sa profondeur !

Le mien qui m'égaroit sans cesse
Ne me prouvoit que trop , hélas ,
Combien je faisois peu de pas
Dans la route de la sagesse.

L'autre Ombre à ce propos rit sous cape & s'empresse
De monter fierement dans la barque à Caron ,
Qui vous le repoussant à grands coups d'aviron
Retire-toi , dit il , important personnage ,

Tu t'ignores toi-même & prétens tout sçavoir ?
 Cet homme-ci vaut mieux ; je dois le recevoir ,
 Il connoît sa foiblesse , & partant il est sage.

 . Pour des sçavants & des faiseurs d'*x* , *x* ,
 Des Beaux-Esprits à face minaudiere
 Qui se piquent d'être Phœnix
 Il en vient une fourmilliere :
 On ne voit que cela sur les rives du Stix.
 Un galant-homme est mille fois plus rare ,
 La Nature en paroît avare.
 Grace au Ciel , passe encore , en voici pourtant un
 Qui daigne avoir le sens commun !

X I I.

L E M É N A G E .

Certain Gars portoit un ballot ,
 Il faisoit long voyage , & se plaignit bientôt
 Que le Destin eût joint aux choses de la terre
 La pesanteur comme un mal nécessaire.

Quel fardeau ! disoit-il , je dois faire pitié ;
 Qui me délivrera du moins de la moitié ?
 Sur le même chemin s'avançoit une fille

Jeune & gentille ,

Elle cherchoit à chaque pas
 Où poser ses pieds délicats
 Qu'auroit blessés le cailloutage :
 Certes c'eût été grand dommage
 Car elle étoit pleine d'appas.

Les maux du jeune Gars la touchent jusqu'aux larmes,
 Et pour le mieux solatier

Elle prend sur son dos le fardeau tout entier.

Ce moment eut pour lui des charmes ,
 Mais la belle ajouta , je fais beaucoup pour toi ,
 Sois sensible à ton tour , tu vois que mon pied tendre
 Au milieu des cailloux peut à peine s'étendre ,
 Je porte ton ballot , c'est assez que je croi ,
 En récompense porte-moi.

Elle dit & se jette au cou du pauvre here ,
 Il eut beau dire , il eut beau faire ,
 Il lui fallut porter deux fardeaux à la fois ;
 Il est accablé sous le poids.

Que lui sert de se plaindre ! On l'oblige à se taire ,
 Vous souffrez , & moi donc ? N'est-ce pas sur mon dos

Que de votre ballot pose toute la masse ?
 Ne suis-je pas de chair & d'os ?
 Plaignez-vous , ah vraiment vous avez bonne grace !

Ecoute , Alin mon ami ,
 Cet Apologue , il te lasse , il t'ennuie
 De supporter tout-seul le fardeau de la vie ;
 Tu veux devenir mari :
 Avant d'entrer en ménage
 Considere en homme sage
Quid valeant humeri ,
 Je n'en dis pas davantage..

X I I I.

L E S O N G E .

TImon rêvoit un jour , Timon étoit heureux !
 Sorti par la porte d'ivoire
 Un Songe combloit tous ses vœux ,
 Et rassembloit pour lui le Bonheur & la Gloire
 Déités dont le charme éblouit tous les yeux ,
 Et que trop rarement on trouve en mêmes lieux..

Les Ministres divers du prodigue Morphée
 Au logis de Timon répandent maint trésor
 Changent le chaume en lames d'or,
 Et de rustiques toits en un Palais de Fées.
 Là Monseigneur paré négligemment
 Au fond d'un vaste appartement
 Sur un sofa respire l'Ambrosie,
 Tandis que dans la galerie
 Sa Cour humblement se morfond,
 Et dans un respect très profond.
 Soupire après l'instant de se voir avilie.
 Il voit ses favoris rampants avec orgueil
 Esclaves fastueux étaler leurs bassesses,
 Et toujours attentifs mandier un coup d'œil.
 Les Belles à l'envi fieres de leurs foiblesses
 Briguent (a) l'honneur honteux du rang de ses
 maîtresses.
 Celle dont la rigueur l'a fait souvent gémir
 Le prévient cette fois, la bouche qu'il adore
 Le nomme cher amant, lui prouve mieux encore...
 Je laisse à penser quel plaisir !

(a) M. de Voltaire dans Zaire, Sc. I. V. 62.

Son cœur ne peut le contenir
 Et dans ses transports il s'écrie
 D'un ton mal assuré , d'une tremblante voix
 Que coupent le sommeil , le plaisir à la fois ,
 Ah Doris . . . ma Doris . . . mon bonheur & ma vie !
 Tu m'aimes ! Je le vois , je le sens ! A ces mots
 Son compagnon de lit s'aperçoit qu'il s'égaré ,
 Timon , Timon , dit-il , croi-moi ,
 Ne sois point le jouet d'une vapeur bizarre ,
 C'est un songe , réveille-toi.
 Cruel , reprit Timon , quelle amitié barbare !
 Que de biens à la fois tu viens de m'arracher !
 C'étoit le seul bonheur , le seul instant peut-être
 Que je pûsse jamais goûter ;
 On est heureux quand on croit l'être.
 Eh qu'importe après tout que la félicité
 Soit l'effet de la vérité ,
 Ou bien le fruit d'un doux mensonge !
 Les plaisirs sont toujours une réalité ,
 Hélas qu'est devenu mon songe !

X I V.

LES VOYAGEURS ET LE VOLEUR.

DEux Voyageurs alloient de compagnie
L'un prônoit ses exploits & nouvel Attila
Il avoit terrassé celui-ci , celui-là ;
C'étoit un jeu pour lui que d'exposer sa vie.
Corbleu , s'écrioit-il , vive le point d'honneur !
Le Duel est charmant , & j'en suis idolâtre ,
 Au Pistolet , c'est ma fureur !
Que n'ai-je à cet instant pour comble de bonheur
Un monde d'ennemis ! Vous me verriez combattre.
Comme il disoit ces mots fond sur eux un voleur ,
 Aussi-tôt fuit le beau parleur.
L'autre plus simple en son langage
N'avoit rien dit de son courage ,
Et sçut le montrer au besoin.
Le fuyard regardant de loin
Apperçoit le Larron étendu sur la place ,
 Cet aspect lui rend son audace ,

Et d'un air triomphant il revient sur ses pas ,
 Il tire son coutelas ,
 Fait fracas.

Où sont-ils ? Me voici ! laissez , laissez-moi faire ,
 Nous attaquer , le téméraire !

Je lui ferai sentir ce que pese mon bras.

Eh mon ami , reprit le Camarade ;

Epargnez-vous cette vaine bravade ,

Il n'est plus temps , Monsieur le fanfaron ,
 Le danger démasque un poltron.

Tel dit avoir le cœur d'Achilles
 Qui n'en a que les pieds agiles.

X V.

LE JEUNE RENARD.

LEs humains à leur tour sont de maîtres Renards ,
 Ils nous tendent de toutes parts
 Des embûches de toute espede :
 Disoit un vieux Renard à son fils écolier ,
 Croi-moi , reste dans le terrier ,

Ton peu d'expérience allarme ma tendresse ,
 La neige cache un fer prêt à trancher ses jours
 Et ces pas imprimés m'annoncent des détours :
 J'apperçois un poulet dans cette plaine aride ;
 C'est un piège , mon fils. A cet appât perfide
 Reconnois les humains , ce sont-là de leurs tours :

Va , ne te laisse point séduire ,
 J'ai peine à te quitter dans cette occasion ,
 Il faut que j'aie à la provision.

Mon pere y pense t-il ? Je sçais trop me conduire !
 Mais le voilà parti , que faire en l'attendant ?
 Il peut avoir raison , je voudrois cependant

Voir le poulet enfermé dans la cage ,
 Le voir & rien davantage ,
 Le voir au plus quelques instants.
 Je n'en puis craindre aucun dommage ,
 Je me retirerai lorsqu'il en sera temps ,
 Et certes ce n'est point la vuë
 Qui nous tuë.

Il fait d'abord un pas , puis deux , trois... A la fin
 Il avance , il arrive à l'embûche couverte ,
 Lève une patte en l'air , & la pose incertain
 Sur le fer qui s'élançe & le perce soudain
 Au moment qu'il se croit éloigné de sa perte.

Ainsi la volupté séduit.

J'éviterai , dit-on , son atteinte cruelle ,
Je ne veux qu'un instant badiner avec elle.

Notre penchant nous y conduit ;

On croit en être loin encore

Et l'on sent dans son cœur le trouble qui la suit :
On fait les premiers pas , & son feu nous dévore.

X V I.

LES SINGES ET LES CHAPEAUX.

Vous possédez , Peuples polis ,
Des Riens la science profonde :

Vous ressemblez au Dieu des amours & des ris ,
Souvent avec des fleurs vous enchaînez le monde ,
Et la Mode à Cusco se regle sur Paris.

Tandis que des pompons couvrent sa tête altière ,
Aux Castors ajustés selon notre manière
Elle sçait à son gré donner un plus grand prix.

Un homme qui cherchoit fortune ,
Au Pays où croît l'or la croyant plus commune ,

Avec lui sur les mers embarqua maint chapeau

Décoré dans un goût nouveau.

Et déjà du Potosé il voyoit le rivage ,

Lorsqu'un perfide écueil plus cruel que l'orage

Déchire les flancs du vaisseau ,

Qui livrant à Neptune un amas de victimes

Avec un bruit affreux se perd dans les abîmes.

L'homme aux chapeaux triste jouet des vents

Sauve enfin son ballot sur des débris flottants ;

Dans la Cité prochaine il comptoit s'en défaire.

Comme lui ses Castors ayant bu l'onde amère ,

Sur des buissons il étale au soleil

Tout son avoir , & va sur la fougère

Se délasser dans les bras du sommeil.

Mais quelle est sa surprise , il cherche à son réveil ,

Plus de chapeaux ! Les Vols , les Brigandages

Que l'Intérêt introduit parmi nous

Peuvent-ils pénétrer dans des climats sauvages ?

Ses yeux du Ciel d'airain accusant le courroux ,

Il voit sur le sommet d'un Chêne

Des Singes affublés. Ah vraiment c'est pour vous

Que j'ai passé les mers , & des bords de la Seine

J'apporte en ces climats les Castors les plus doux

Pour des têtes de Singe ! il s'arme de cailloux ,

Les lance avec effort sur cette Gent grotesque ,
 Qui peur le contrefaire avoit mis les chapeaux.
 Triomphants par le nombre en ce combat burlesque
 Les Singes à leur tour l'accablent de rameaux.
 L'un saisit dans les airs une pierre égarée
 Et la dirigeant mieux d'une main assurée
 Bat l'ennemi commun avec ses propres traits :

Secouant le feuillage épais

Un autre au même instant le couvre de poussiere
 Et lui dérobe la lumiere ;
 Le Chapelier est aux abois ,
 Il maudit cent fois sa misere ,
 Et dans un désespoir bourgeois
 Il bat du pied , se mord les doigts
 Et jette son chapeau par terre.
 Tous les Singes en font autant ;
 Il pleut des chapeaux à l'instant.

On n'obtient rien par violence ,
 Et souvent le hazard tient lieu de la prudence ,

X V I I.

L'ÂNE ET LES PRÊTRES
DE CYBELE.

PHedre déplore le destin
D'un Âne qui servoit les Prêtres de Cybele,
Il lui falloit soir & matin
Porter la quête. Allons, fouillez à l'escarcelle,
Apportez vos poulets & donnez votre pain,
C'est pour la mere de Jupin.
Comptez que la bonne Déesse
Pour acquitter notre promesse
Au centuple sçaura vous rendre tous ces biens,
Et nous vous en ferons notre billet sur l'heure
Payable aux Champs Elysiens ;
Songez que tôt ou tard c'est-là votre demeure,
Et qu'il dépend de vous d'être riche à jamais.
Séduits par ces propos, l'Usurier, le Corsaire
Ne trouvant ici-bas d'aussi forts intérêts,
Donnent par avarice & s'empressent de faire
Avec Jupiter-même un commerce usuraire.

Plus les maîtres d'Aliboron
 Reçoivent de présents , plus la bête de somme
 Est surchargée : on l'accable , on l'affomme ,
 On fait tant qu'on l'envoie aux bords de l'Achéron.
 Il espéroit au moins que leur haine assouvie
 Alloit finir avec sa vie ,
 Il ne connoissoit pas tout le fiel des dévots :
 Ceux-ci de nouveaux coups chargeant toujours son
 dos ,
 Au-de là du trépas poursuivent leur esclave.
 Sur les extrémités d'un Cylindre concave
 On ajuste sa peau qu'on tend comme un balon ,
 Et l'on y fait encor résonner le bâton.

 Ainsi le fier Tambour inventé par la rage
 Dans les champs de Bellone inspire le carnage.

XVIII.

*HERCULE REÇU PARMIL
LES DIEUX.*

LA franchise est d'ordinaire
La vertu d'un Militaire.

Hercule à sa réception
Dans la céleste Académie
Complimenta la Compagnie ,
Chacun selon son rang & sa distinction
Et surtout selon son mérite ;
De mainte Délite la part fut bien petite :
Il traita mal Plutus & ses suppôts ,
Le Dieu héros
Marqua pour eux une horreur peu commune.
Jupiter l'interrompt , parlez-mieux de Plutus ,
Il est le fils de la Fortune.
Oui , mais il est aussi l'ennemi des vertus ,
Il corrompt la nature , il couronne le crime ,
En un mot , les méchants ont pour lui de l'estime ;

C'est assez , il m'est odieux.
 Des Monstres différents auxquels j'ai fait la guerre
 L'Intérêt est le plus affreux :
 Il produit tous les maux qui désolent la terre.

X I X.

LE ROSSIGNOL ET L'ALOUETTE.

Rossignol chantoit un jour
 Et par son tendre ramage
 De tous les lieux d'alentour
 Il s'attiroit le suffrage.

Les feuilles se taisoient au sommet du bocage ,
 Les feuilles paroissoient sentir !
 Les Oiseaux lui prétoient une oreille attentive
 Et crainte d'interrompre ils n'osoient applaudir.
 De Zéphire enchanté l'haleine étoit captive ;
 L'Amante de Céphale au tein toujours vermeil
 Demeuroit plus long temps aux portes du Soleil ,
 S'éloignant à regret des lieux où Philomèle

Répandoit ses plaisirs dans la plaine des airs :
Les Dieux-mêmes , les Dieux chérissent ses con-
certs.

Jaloux de rendre hommage à la jeune Immortelle
L'Amphion des Oiseaux redoubla ses efforts ;

Tantôt sa voix douce & timide

Filoit des sons charmants , tantôt vive & rapide
De son gosier fécond déployoit les trésors ,
Et se multiplioit dans ses divins accords.

Que n'auroit-il point fait pour célébrer l'Aurore ?

Il étonne , il ravit & se surpasse encore ,

Puis il se tait soudain. L'Alouette s'approchant ,

Eh bien , dit-elle en son langage ,

On te donne le prix du chant.

J'y souscris , notre ramage

Est sans doute bien touchant ,

Mais le tien l'est davantage.

Tu n'as qu'un défaut , c'est donimage

Que tu chantes si peu de temps.

Il est quatre saisons , & l'on entend à peine

Philomele quelque semaine

Au retour de chaque Printemps.

Par une critique aussi vaine

Reprit le Rossignol , crois-tu m'inquiéter ?
Je chante peu de temps , pourquoi ? Pour mieux
chanter.

Si je me tais c'est par prudence ,
La Nature le veut , j'obéis à ses loix ,
Elle commande & j'éleve la voix ,
Elle ordonne , aussi-tôt je garde le silence.

Eh quoi peux-tu nommer défaut
Ce qui rend ma gloire plus pure ?
Je m'arrête lorsqu'il le faut ,
On veut envain forcer nature.

EPILOGUE.

Vous dont les vers mélodieux
Ont la douceur des sons de Philomele ,
Chantez & finissez comme elle.
Par un chef-d'œuvre précieux
Hâtez-vous de borner votre illustre carrière :
Ne rampez point dans la poussière
Après vous être élevé dans les Cieux.

Mais qui peut , dites-vous , retenir un Poëte ?
Le Sçavoir , le Génie embrassent tous les temps ,
 Pour nous tout âge est un Printemps.
Eh bien suivez cette ardeur indiscrete ,
 Ternissez ainsi vos succès ,
Et prenez pour Minerve une aveugle folie !
Ou plutôt imitez le Rossignol François
 Qui se tut après Athalie.

F I N D U P R E M I E R
L I V R E .





Chapman grav

D. Berniquet sculp

LIVRE SECOND,

I.

LE CHATEAU DE CARTES.



Es Cartes à mon gré sont très-bien
inventées,

A mille têtes éventées

On les voit tenir lieu d'esprit & de bon-
sens.

En occupant les fots elles servent les sages ;

Heureux de se prêter à ces amusements
 Et d'éviter par-là cent fades bavardages,
 Les plus cruels des ennuis différents
 Que le Monde tient à ses gages.
 Elles servent encore à de plus doux usages,
 Amour le sçait ! Les Argus , les Mamans
 Autour d'un Quinola s'échauffent , font tapage ,
 Tandis que Lise & Cléon dans un coin
 S'expriment leurs transports sans bruit & sans té-
 moin.
 Elles font à la fois les plaisirs de tout âge.

Un Enfant qui sortoit à peine du berceau
 Déjà tenoit un jeu , contemploit la peinture ,
 Et d'Hector devenu le valet de Carreau
 Il admireit la bigarure :
 Virgile auroit bien dit en voyant ce tableau ,
Quantum mutatus ab illo !
 Grands Dieux , combien Hector a changé de figure !
 Ah , ce jeu , dit l'Enfant , m'offre un plaisir nou-
 veau ,
 Voilà des fondemens , je puis faire un Château.
 Il arrange , il dispose , il fait un triple étage
 Et n'a garde sur tout d'oublier le donjon ;

Mais le Zéphir jaloux renverse tout l'ouvrage.
Il relève en pleurant tous ces murs de carton,
Puis essuyant ses pleurs & reprenant courage,
Il fait de ces débris un autre pavillon.
Table, ne bougez pas, allons, soyez bien sage,
Obéissez, vous aurez du bonbon :
Il avoit de sa mere emprunté ce langage.
Le Marmot voit enfin le fragile Palais
Subsister cette fois, combler tous ses souhaits,
Age heureux où des riens font le bonheur suprême !
Mais bientôt se lassant de l'admirer toujours,
Il change de caprice & le détruit lui-même.

L'homme est enfant dans ses amours,
Qu'on le traverse, il se désole,
Qu'il soit heureux, l'Amour s'envole.

I I.

LE MILAN ET LES PIGEONS.

SE fier aux méchants, c'est courir à sa perte ;
 Phedre à qui nous devons ce précepte important
 Prouve aussi que la ruse obtient en un instant
 Ce que n'a pu la force ouverte.

Un jour Milan-Caligula

Au bec retors, à la langue dorée,
 Poursuivoit les Pigeons dans la plaine éthérée
 Et ne pouvant les joindre, en ces mots leur parla.
 Malheureux, quoi toujours vivre ainsi dans la transe,
 Et ne jamais manger un grain en assurance !
 Arrêtez, arrêtez, vous me faites pitié,
 Et je vous tens la ferre en signe d'amitié.
 Tandis que vous pourriez être toujours tranquilles,
 Et la terre & les airs n'ont point pour vous d'asyles !
 Ne seriez-vous pas mieux si vous m'étiez soumis ?
 Je livrerois bataille à tous vos ennemis,
 Vous jouiriez par-là d'une paix assurée :

Scul

Seul j'en aurois les soins , vous en auriez les fruits,
Autrement vous serez tôt ou tard ma curée.

Le Papelard fut cru , grand-merci lui dit-on ;

En Monarque il fit son entrée

Dans Colombapolis , & le Peuple Pigeon

Lui remit aussi-tôt la suprême puissance ;

Sire Milan premier du nom

Vous les croqua pour récompense.

III.

LE SAYETIER-MÉDECIN.

UN homme tel que moi , disoit un Sayetier ;
Peut-il être réduit à faire un tel métier

Et confiné dans un village

Jeuner bon-gré , mal-gré , n'avoir pour tout potage

Que des oignons & du pain bis ,

Et toujours boire de l'eau claire ?

Vivent les Médecins ! ils font toujours grand-chère ,

Ils sablent à plaisir les vins les plus exquis ,

Et le Bourgogne & le Champagne !

Les Ortolans leur tombent tout-rotis ,

Tout l'Univers pour eux est pays de Cocagne.

Mais quoi , n'en puis-je faire autant ?

Faut-il tant de façons ? Ces manants n'ont personne
Qui les traite en leurs maux , ils guérissent pour-
tant ;

La Nature y pourvoit , la Recepte en est bonne :
Comptant sur son secours bien plus certain que
l'Art ,

Faisons-nous Médecins , ordonnons au hazard ,
S'il arrive aux uns mal encombre
Que n'importe ? Dans le grand nombre
Plusieurs se guériront , j'en aurai tout l'honneur
Et le profit , je sçais mon Rudiment par cœur ,
On est sçavant à moins dans le siècle où nous sommes :
Le talent le plus mince & d'un rapport meilleur
Est celui de tromper les hommes.

Il dit & troque ses outils
Contre une Robe à cent replis,
Une perruque à triple étage
Et pour compléter l'équipage
La barbe de Termosiris.
Il change d'état , de patrie ,
Vient à la ville , & prend un nom
Qui sonne haut ; Pharmacopou

Neveu du grand Bombast & natif d'Arménie ,
 Possesseur du grand Arcanum ,
 Bref il donne maint Galbanum.

Je viens , Messieurs , vous conserver la vie ;
 Bien différent de ces Opérateurs ,
 Vendeurs d'Orviétan , insignes imposteurs
 Qu'un intérêt sordide anime ,
 Je n'aspire , Messieurs , qu'à gagner votre estime
 Et ne veux que le bien de la société.

Voici l'Elixir de santé ,
 Il m'a fallu pour former sa substance
 Des plus riches métaux prendre la quintessence
 Et fondre saphirs & rubis.
 Je le cede pour ce qu'il coute ,
 C'est dire tout au juste un Louis chaque goutte.
 Aux pauvres j'en donne gratis
 Sur un *visâ pareatis*
 Qui constate leur indigence.

L'honnête homme , dit-on , Dieu soit sa récompense ,
 Et le reçoive en Paradis :
 Mais voyez qu'il est charitable ,
 Donner gratis de l'or potable !

Tout arriva comme il l'avoit prévu ,

Son nom remplit la ville & bientôt la Province ;
Et toujours par degrés passe du Peuple au Prince.

Depuis long temps un mal de qualité ,
La Goute dans un lit tenoit Sa Majesté.
Les Docteurs de l'Etat avoient sur sa personne
Epuisé vainement toute la Faculté ;

Il eût donné pour la santé
Tous les joyaux de la Couronne ,
Car il vaut mieux tout bien compté

Etre un Berger dispos qu'un Monarque alité.

Pour mainte cure peu commune.

Pharmacopon fut exalté ;

Par les Courtisans invité

Il voulut tenter la Fortune ,

Persuadé qu'elle pourroit

Guérir un Roi comme un autre homme ,

Ou que toute la faute en somme

Sur elle au moins retomberoit.

Il se trompa dans son système :

Heureux cent fois le Diadème ,

Si toujours l'œil des Rois comme celui des Dieux

Sçavoit percer des cœurs les replis tortueux ,

Le Prince vit le stratagème.

Vous avez , dites-vous , un Antidote exquis ,

Eh bien nous en ferons l'épreuve sur vous-même.
Le Roi des Elixirs va montrer tout son prix ,
J'ai celui des poisons. On apporte un grand verre
Rempli , dit-on , de jus d'Aspic ,
Le sucre travesti prend le nom d'arsenic.

A cet aspect tombe par terre
Le fourbe démasqué ; tremblant , saisi d'effroi ,
Il implore à genoux la clémence du Roi ,
Et racontant toute son aventure
Demande seulement qu'on lui laisse le jour.

Le Monarque aussi-tôt se tournant vers sa Cour ,
Messieurs , dit-il , vous voyez l'imposture ,
Votre aveugle croyance a sçu la surpasser.

Humains , quelle est votre folie !
Vous ne le trouviez pas digne de vous chauffer ,
Et vous lui confiez le soin de votre vie.

I V.

LES DEUX CHEVAUX.

J'Ai lu dans maint auteur qu'un Cheval de Chanoine ,
Aussi gras que son maître , aussi bien empâté ,
Caracolant en liberté ,
Las de loisir , raffasié d'avoine ,
Un jour aperçut dans les champs
Rosfinante réduit à traîner la charuë
Depuis l'extinction des Chevaliers errants ,
Rosfinante toujours faisant le pied de Gruë
Allant au plus le pas , mais toujours travaillant ,
D'un pauvre Laboureur compagnon diligent ,
Au surplus décharné , morne , défait , en somme
Vrai Squelette ambulante , plus maigre qu'un phan-
tôme.

Le Bucéphale altier l'aborde en hennissant ,
Regarde-moi , dit-il , tu vois mon encolure ,
Quand pourras-tu jamais avoir aussi bon air ?

Qu'as-tu donc fait à Jupiter ?

Que je te plains , chétive créature !

Tu n'existes qu'à peine , & tu n'as que les os.

Rossinante répond , sans moi , sans mes travaux ,

Où prendrois-tu le grain qui nourrit ta paresse ?

Si je ne cultivois sans cesse

La terre qui te porte , inutile fardeau ,

Tu n'aurois pas même la peau.

Illustres Fainéants , instruits par cette Fable

Ne vous aveuglez point dans la prospérité ;

Le Peuple industrieux vous paroît méprisable

Votre orgueil est fondé sur son activité.

Que feriez-vous sans lui , vous & vos équipages ,

Vos Perroquets , vos Chevaux , & vos Pages ?

Et de quoi serviroient la Pourpre & les Faisceaux ,

Si !'on n'avoit point de Vassaux ?

V.

L E T R É S O R.

UN Vieillard qui touchoit à son heure dernière
 Appella son fils , son cher fils ,
 Approchez-vous , dit-il , embrassez votre père ,
 Vous voyez l'état où je suis ,

Il est temps de vous dire un secret qui vous touche ,
 Sur votre sort n'ayez aucun souci ,
 Je possède un trésor , écoutez-bien ceci ,

Il est . . . La Mort vint lui fermer la bouche.
 Le fils pleura de reste , il perdoit doublement !

Et dès qu'il eut pleuré suffisamment ,
 Dans la maison des champs , dans celle de la ville
 Il fit creuser par tout ; par tout peine inutile.
 Ce ne fut pas sans frais , on n'omit aucun trou ,
 Il en devenoit presque fou.

Mais que résoudre en sa douleur profonde ?
 Se pendre pour l'aller chercher dans l'autre monde ,
 La chose méritoit que l'on y réfléchit.

Comme il rêvoit à sa mauvaise étoile ,

Ne sçachant plus que faire il lui vint dans l'esprit
De lever une simple toile
Qui couvroit le chevet d'un lit.
Là , sans remuer Ciel & Terre,
Il rencontre enfin le trésor.

La Vérité plus précieuse encor
Est couverte à nos yeux d'une gaze légère ,
Mais vainement on se morfond
Quand on veut la tirer du puits le plus profond,
Et sa simplicité rend nos recherches vaines.
Comme elle vaut beaucoup , comme elle a mille
appas ,
On pense qu'elle doit nous coûter mille peines ;
On y touchoit souvent qu'on la cherche à cent
pas.

V I.

*L'AIGLE , LE VAUTOUR
ET LES OISONS.*

Après avoir domté ses ennemis divers,
L'Aigle avoit rétabli le calme dans les airs.
Ses vertus le rendoient digne de sa naissance ,

Et par les chants

Les plus touchants

Les Cygnes à l'envi célébroient sa puissance ,
Sa valeur , sa justice & surtout sa clémence.

Mais les Oisons sur des tons discordants
Oserent s'exhaler en propos imprudents

Contre l'Oiseau qui s'arme du Tonnerre :

C'étoit injustement qu'il avoit fait la guerre ,

Et s'il avoit donné la paix

C'étoit par crainte ou par foiblesse ;

En un mot , cette vile espece

Lui reprochoit jusques à ses bienfaits.

Cependant du haut de son trône ,

L'Aigle entendit leurs cris : l'impétueux Vautour
 Grand Chambellan de la Couronne ,
 A leurs dépens cherche à faire sa Cour.

Sire , le Peuple Oïson , dit-il , né dans la poudre
 Scroit trop honoré de périr par la foudre.

Laissez-moi les punir de leur témérité
 Et venger votre Majesté.

Parlez & je fonds sur ma proie ,
 Je sçaurai les attacher
 Sur le sommet d'un rocher ,

Comme au fils de Japet leur dévoter le foie ,
 Et rassembler pour eux tous les maux de l'Enfer.

Cet excès de rigueur , ces cruelles tortures ,
 Répond l'Oïseau de Jupiter ,

Donneroient de l'éclat à leurs plaintes obscures.
 Je puis sévir , mais je suis Roi ;

Et je fais grace
 A leur audace

Puisqu'ils n'ont offensé que moi.

Mes droits les plus respectables
 Et les plus chers à mes yeux

Sont de pouvoir épargner les coupables.

Je ne porte le foudre allumé dans les Cieux
 Que pour être l'appui de la foible innocence ;

J'ai rempli mes devoirs : les Ministres des Dieux
Sont au-dessus de la vengeance.

V I I.

LE CIRON ET L'ÉLÉPHANT.

SE flatter vainement d'obliger tout le monde,
Des petits importants c'est le commun travers ;
A peine la machine ronde
Suffiroit à payer leurs services divers.

L'Éléphant paré de guirlandes
A la Mecque portoit les plus riches offrandes :
Perché sur l'animal altier
Un Ciron se croyoit à son tour un colosse,
Aussi fier qu'un Laquais devenu Sousfermier
Pour la première fois traîné dans un carosse.
Mais cet insecte n'avoit point
L'ame d'airain, le cœur de pierre ;
Il n'étoit en un mot Financier de tout point.
Voyant dans un détroit ramer comme un Corsaire

Le Pèlerin de Mahomet ,
Messer le Ciron se promet
Qu'il sçaura le tirer d'affaire.

Pauvre Eléphant , dit-il , tu souffres , je le voi ,
Sous le poids de mon Excellence !

Je puis te délivrer d'un fardeau d'importance ,
Et c'est un trait digne de moi.

Il descend aussi-tôt & partout se récrie
Que l'Eléphant lui doit la vie.

V I I I.

LE MALADE ET LES
TOMBEAUX.

SUR le corps d'un Villageois
L'affreuse Paralytic
De sa main appesantie
Laissoit tomber tout le poids.
Malgré la Pharmacopée
Qui redoubloit ses terreurs ,
Il éprouvoit les horreurs
D'une mort anticipée :

Par degrés au noir bercail
Lycas se voyoit descendre,
Et sans pouvoir s'en défendre,
Il expiroit en détail.
Sentant que la Liturgie
Des Dieux de la Faculté
Ne rendoit point la santé,
Il implora la Magie.
Eh que n'a-t-on point tenté
Pour chasser la maladie ?
Demain, lui dit Canidie,
Quand le Coq aura chanté,
Va sur la tombe arrosée
D'un humain chéri des Cieux,
Et reçois-y la rosée,
Ce puissant bienfait des Dieux.
En faveur d'une Ombre pie,
Ils soulageront tes maux,
Et dans le sein des Tombeaux
Tu retrouveras la vie.

Qui ne connoît le pouvoir
De la crainte & de l'espoir ?
Lycas en crut la sorciere ;

Et dès le Soleil Levant
Il fut dans un Cimetiere
De son cadavre vivant
Traîner la dépouille entiere.
Il y voit en arrivant
Un superbe Mausolée ,
La Vertu-même voilée
Gémissant sur un cercueil :
Les Graces portoient le deuil ;
Et les Amours en allarmes
Tenoient un casque & des armes
Qu'ils sembloient baigner de pleurs.
Et par un travail de Fées ,
Jusqu'aux plus brillants Trophées
Tout respiroit les douleurs.
Le ciseau de Praxitele
Avoit sçu graver encor
Sur le Marbre en lettres d'or
Cette Epitaphe immortelle.

CY GIT Très-Haut & Très-Puissant Seigneur

ILLUSTRISSIME,

EXCELLENTISSIME,

M. M.

N. N. N. N. N.

Prince , Cômte , Baron , Viceroi , Gouverneur.

Très-Beau ! Très-Grand ! Très-Bon ! Possédant en
partage

Les qualités du corps , de l'esprit , & du cœur ,

Des dons les plus parfaits très-parfait assemblage !

Vainqueur toujours humain ! Vertueux à la Cour !

Sa valeur égaloit sa piété profonde !

Seul il fut à la fois la merveille , l'amour ,

La gloire , la terreur , & l'exemple du Monde.

En lisant ces mots pompeux ,
Le Malade tout-joyeux
Promet plus d'une Hécatombe ;
Un Dieu , dit-il , par la main ,
Pour réparer mon destin ,
M'a conduit sur cette Tombe.
Mais il y recueille en vain
Les pleurs de la jeune Aurore
Et ne peut trouver la fin
Du tourment qui le dévore.
Lycas gémit & déplore
Ces monuments où l'Orgueil
Triomphant de la Mort-même ,
Fait dans la nuit du cercueil
Briller la grandeur suprême.

Se retirant à l'écart ,
Il apperçoit par hazard
Une simple Sépulture ,
Aride & triste monceau ,
Et quelques brins de verdure ,
Dont à regret la Nature
Environnoit un Tombeau.
Là , notre Paralytique

Résolu de tout tenter ,
De cette ressource unique
Songe encore à profiter.
Que l'on juge de sa joie !
Il sent renaître son corps ;
Le Sentiment s'y déploie ,
En ranime les ressorts ,
Et va réveiller la Vie
Dans des membres demi-morts.
Aussitôt il se récrie
Eh quoi nulle inscription
Ne peut m'apprendre le nom
De cet humain que j'implore !
Dieux , que ne lui dois-je pas ?
Et dans l'ombre du trépas
Il est bienfaisant encore !
Mes mains à chaque Printemps
Des prémices de nos champs
Orneront sa Sépulture ,
Sur un Autel de verdure
Les fleurs seront mon encens.
Mais j'apperçois un Druide ,
Ah , de grace , dites-moi ,
Quelle Ombre en ces lieux réside ?

Il recule avec effroi :
Craignez la foudre céleste ,
Fuyez le Tombeau funeste
D'un mortel audacieux.
Dans le séjour du Tonnerre
Ses regards portoient l'Equerre ,
Son esprit plus orgueilleux
Dans ses erreurs insensées
Soumettoit à ses pensées
Les décrets-mêmes des Dieux.
Sa misere vagabonde
Se plaisoit loin des Cités ,
Et cet ennemi du Monde
Cherchoit les bois écartés.
C'étoit un homme à système ,
Son nom. . . . J'en frémis déjà !
Il faisoit des Opéra ,
Son nom seroit un blasphême.

I X.

LE FRÈRE ET LA SŒUR.

LE bon est toujours assez beau.

Du plus aimable Jouvenceau
Les Graces étoient le partage ;

Il ignoroit encor ce brillant avantage.

Pour compagne ordinaire il avoit une sœur ,
De son âge à peu près , mais laide à faire peur :
Nature en les formant sembloit s'être trompée ,
Elle avoit du Garçon fait une Déjopée.

Tous deux en se jouant trouverent un miroir ;
Le nouvel Adonis prend plaisir à se voir.

Regardez , ma sœur , je vous prie ,

Les belles dents , les beaux yeux que voilà !

L'éloge ne prit point ; sur ce chapitre-là

Fillette , comme on sçait , n'entend pas raillerie.

Celle-ci s'alla plaindre à l'auteur de ses jours ;

Et pour le mieux toucher , aux pleurs elle a recours.

En sanglottant elle accuse son frere

D'avoir osé d'un miroir se saisir

A la Toilette de leur mere.

Un Garçon , quel forfait ! Mais loin de l'en punir ;

Le pere avec bonté termine leur querelle.

Mes enfans , consultez cette glace fidele ,

Profitez des leçons qu'elle peut vous offrir :

Apprenez-y , mon fils , à surpasser encore

La beauté qui vous décore

En ornant votre esprit , en formant votre cœur.

Vous , ma fille , cherchez d'autres moyens de plaire ,

Et qu'un aimable caractère

Fasse oublier votre laideur.

X.

LE PAYS DES BOITEUX.

NOn loin des plages renommées,
Où jadis Maître Gulliver

Rencontroit tour à tour des Géants , des Pigmées ,

Il est une Isle où le bel air ,

Le ton du jour , la mode , c'est tout dire ,

Est de marcher clopin clopant ;

On apprend à boiter comme on apprend à lire :
 Chez nous c'est un défaut , & là c'est un talent ;
 Qui boite le plus bas passe pour plus galant.

On raconte qu'un Maître Sire
 Aux jambes de Vulcain avoit dans cet Empire
 Fait de son ridicule une rare beauté ;
 Chacun voulut marcher comme Sa Majesté ,
 Etre Singe des Rois , ordinaire manie !
 Ces Peuples vont depuis & par bonds & par sauts ;
 Dans des sens différents tous ces pas inégaux
 Ont à leurs yeux une grace infinie ,
 Ils ne connoissent point de spectacles plus beaux.

Un François sur ces bords jetté par les tempêtes ,
 Fut frappé tout à coup de ces objets nouveaux ;
 Les sottes gens , dit il , mais pour moi quelles fêtes !
 Que je vais faire de conquêtes !

Je l'emporte aisément sur de pareils rivaux.
 J'apperçois certaine amoureuse
 Charmante à la démarche près ,
 Eh qu'importe ? Vénus boiteuse
 Auroit encore mille attraits !

Allons , donnons dans les yeux de la Belle.
 Je suis en arrivant la perle du Pays :
 Tous me prendront pour le Berger Paris ,

Les femmes pour amant , les hommes pour modele.
 Il dit , & fierement se met à marcher droit ,
 Le corps bien effacé , la jambe bien tenduë.
 Mais quelle est sa surprise ! On le berne , on le huë ,
 On éclate , on le montre au doigt.
 Admirez , disoit-on , sa démarche étrangere ,
 Il faudroit le mener encore à la lisiere !
 Qu'avez-vous , reprit-il , je marche comme on doit ,
 Et c'est vous qui boitez , qui méritez qu'on rie ,
 Et qui donnez la Comédie.
 Imitiez-moi plutôt & redressez vos torts.
 Les éclats à ces mots ne furent que plus forts.

La Coutume fait tout , c'est une Enchanteresse
 Qui transforme en vertus les défauts les plus grands.
 Combien de préjugés forts par notre foiblesse
 S'emparent de nos premiers ans
 Et jettent dans nos cœurs leur racine profonde,
 Pour les en arracher on fait un vain effort ;
 Vouloir prouver que tout le monde a tort
 C'est à la fois révolter tout le monde.
 Quel peut être le fruit d'un soin si dangereux ?
 Sans détromper personne on se rend odieux.
 RaISONNER chez les fous , ce n'est pas être sage ;
 Vous qui voulez partout trouver un fort heureux ,

Selon les temps selon les lieux
Changez d'allure & de langage.

X I.

LE ROSSIGNOL ET LE COUCOU.

Après avoir charmé Dryades & Sylvains,
Le Rossignol voulut connoître
Ce que ses chants pourroient sur les humains:
Attroupés à l'ombre d'un hêtre,
Des Enfants folâtroient dans des vallons voisins.
Philomele & ses chants ne sçauroient les distraire,
Tout est perdu pour eux & Béquarre & Bémol,
Mais le Coucou commence, & la troupe de faire
Coucou, Coucou ! Tu vois, dit-il au Rossignol,
Que l'on met entre nous assez de différence.
Oserois-tu prétendre à la rivalité ?
Ah selon ces Messieurs je crois sans vanité,
Que j'aurois quelque préférence.
Surviennent là-dessus Corilas & Philis,
Amants comme on l'étoit jadis.
Vainement le Coucou fredonne ;

On les voit peu touchés de sa voix monotone.

Mais dès que l'air harmonieux
Fut animé des sons de Philomele,
Aussi-tôt le couple amoureux
S'intéresse, s'émeut & soupire avec elle.

On dit, & je l'ai lu dans un Auteur fidele,
Qu'une larme échappée à la tendre Philis,
En tombant sur un tein de Roses & de Lys,
Rendit encor la Bergere plus belle.

Vous qui vous étonnez de voir Philis en pleurs,
Lorsque du Rossignol elle entend les ramages;
Vous ignorez les plaisirs enchanteurs
Et ne méritez point d'habiter les bocages.

Mais les Amants sont connoisseurs;
Le Dieu-même de la tendresse
Applaudit Philomele & sa tendre chanson;
Il dédaigna l'Oiseau qui babille sans cesse
Et ne forme jamais qu'un son,
Oh qu'il est parmi nous d'Oiseaux de cette espece!
Apprens, Maître Causeur,
Dit alors au Coucou le Chantre des feuillages,
Qu'il ne faut point compter mais peser les suffrages;
Et pour être touché qu'il faut avoir un cœur:

La Multitude te préfère ,
 Que m'importent ses sentiments ?
 Une larme de Bergere
 Vaut mille applaudissements.

X I I.

*LES SAUVAGES ET L'ARBRE
 A FRUITS.*

Certain Arbre au Pérou portoit des pommes d'or ,
 On le couvoit des yeux , c'étoit un vrai trésor.
 Une jeune Sauvage à l'échelle grimpée
 Les cueilloit doucement avec précaution ,
 Sans casser un rameau , sans froisser un bouton :
 Mais elle étoit ainsi plusieurs jours occupée.
 A quoi s'amuse-là cette jeune Poupée ?
 Dit Gros-Jean l'Iroquois , servons-nous d'un bâton ;
 Et nous aurons tout fait en moins d'une journée.
 Puis s'admirant lui-même il ajoute à l'instant ,
 Mes Amis , croyez-moi , le bâton est trop lent ,
 Faisons mieux , prenons la coignée ,
 Le profit doublera , nous aurons à la fois

Et le tronc & les fruits. C'est bien dit, mon Compere,
 Nous gagnerons & du temps & du bois.

Sous les coups redoublés du stupide Iroquois,
 L'Arbre semble gémir & plaindre sa misere,
 C'est envain, les ingrats le rasent terre à terre.

Tout alla bien l'Hyver, on s'en chauffa d'autant.

Mais dès que l'Amant de Pomone
 Eût parfumé les airs & préparé l'Automne,
 Chacun ouvrit les yeux, chacun fut moins content ;

Et sur ce qui restoit encore
 De cet Arbre si beau, si fertile autrefois,
 On ne vit point de fleurs éclore.

On comprit le travers de Gros-Jean le Démore,
 Il fut tout-le premier à s'en mordre les doigts.

L'Arbre, (a) c'est quelquefois une pauvre Province,
 Les Sauvages, tel ou tel Prince,
 Un Chiaou-Chérif, un Cacique, un Inca,
 Ou l'Empereur du Monopotapa.

(a) M. de la Fontaine Fable XIII. Livre I. Vers
 7. & 8.

XIII.

LA VIEILLE ET LA BOUTEILLE.

LA Veuve du Docteur Grégoire
De cet Epoux fameux soutint long-temps la gloire :
Elle parcourut maint Pays,
Non pour y retrouver les traces de l'Histoire,
Mais bien pour y goûter les vins les plus exquis,
Non pour s'instruire, mais pour boire.
Un Philosophe Citadin
Lui faisoit regarder les Arts avec dédain,
Comme chose funeste & pire que l'eau claire ;
Elle avoit retenu ce conseil salutaire
Et dans le Monde entier n'estimoit que le vin.
Le hazard lui présente une simple bouteille
Qui respiroit encor le parfum de la treille.
En savourant cette odeur à longs traits,
Elle soupire & se récrie,
Vous êtes vuide, hélas, ô Bouteille ma Mic,
Et vous avez encore tant d'attraits !

Ah, Dieux ! si vous étiez remplie
Vous charmeriez à la fois tous mes sens.

Ainsi de frivoles Ouvrages

De maint Lecteur oisif remplissent les moments ;
S'ils ne renfermoient point des sons vuides de sens
Ils obtiendroient tous les suffrages.

X I V.

LE CHIEN ET LE CROCODILE.

DES plus vils animaux l'Egypte a fait des Dieux,
Esopo n'en fait que des hommes.

Mais les Chats que Memphis voulut placer aux Cieux,
Sans doute n'étoient point dans ces temps précieux,
Tels que nous les voyons dans le siècle où nous
sommes :

Ils distinguoient leurs gens, égratignoient toujours
Les perfides amis, les Courtisans volages,
Et faisoient patte de velours

A Bias, à Thalès, surtout à Sésostris :

Un Roi juste vaut tous les Sages !

Les Chiens de ces temps-là compagnons d'Anubis
Partageoient à la fois ses talents & sa gloire.

Un trait de leur prudence est digne de mémoire ,

On les vit sur les bords du Nil

Au même instant courir & boire

Pour éviter le Crocodile.

Phedre l'a dit , on peut l'en croire ,

Et si ce n'est assez d'un Auteur fabuleux ,

Je puis citer encor le Pere de l'Histoire.

Un de ces Levriers fameux

Se défaltéroit dans sa route ,

Un Crocodile adroit qu'il mettoit en déroute

Lui dit , jouant les yeux dévots :

Dom Levrier , que votre Seigneurie

Se tourmente mal à propos ?

Reposez-vous sur la rive fleurie ,

Courir si fort dans ces temps chauds ,

C'est exposer vos jours , buvez sans vous contraindre.

Mais le buveur agile , alors doublant le pas :

Un ennemi flatteur n'en est que plus à craindre ,

Crois-moi , cherche un autre repas.

X V.

L'ABEILLE ET LA POULE.

Q Ue fais-tu ? Rien du tout ; tu perds tous les
instants ,

Disoit la Poule nonchalante ,
Abeille , vrai Roger-Bon-Temps ,
Ta diligence négligente

N'a pour objet que le plaisir.

Va , respire à ton gré les parfums de la Rose ,

Plane sur l'Anémone , ou sur l'Éillet repose ;

Ce n'est pas un emploi difficile à remplir :

J'en ferois bien autant si j'étois à ta place.

Réjouïs-toi , grand-bien te fasse ,

Et tu le peux , grace à mes soins :

L'Homme de ton secours sçait se passer encore ,

Il suffit que pour ses besoins

Je ponde chaque jour au lever de l'Aurore.

L'Abeille repartit , pourquoi m'injurier ?

Tu ne me connois pas & veux m'apprétier !

Mais tu fais plus de bruit & non pas plus d'ouvrage :

A quoi bon clabauder , jaser autant que neuf ,
Clapir , s'égosiller , & le tout pour un œuf ?

Je hais le faste & l'étalage ,
La Ruche parle assez pour moi ;

Elle montre combien je l'emporte sur toi.

Mon travail aux humains est-il moins nécessaire ?

Je compose pour eux & la cire & le miel ,

Je les nourris , je les éclaire.

Ce n'est pas tout encore , & j'ai reçu du Ciel

De quoi punir tout Censeur téméraire ;

Crains l'aiguillon , laisse-moi vivre en paix.

Cet avis étoit salutaire ,

Il rabattit tous les caquets.

X V I.

LE LION ÉQUITABLE.

Sur le corps d'un Taureau défait par sa valeur ,

Un Lion généreux reposoit en vainqueur ,

Et secouant sa superbe criniere ,

Il triomphoit à sa maniere.

Un Brigand attiré par l'espoir du butin ,

N'osant

N'osant le disputer les armes à la main ,

'Pria Sa Majesté Lionne

De lui donner quelque part du Taureau :

Qu'il s'en contenteroit , ne fut-ce que la peau.

Tu prens trop sans que l'on te donne ,

Je n'aime point à faire des présents

Aux Brigands.

Celui-ci s'en alla chercher ailleurs sa proie ,

'Mais un Voyageur ingénu

Passa près du Lion , & l'ayant apperçu ,

Il alloit prendre une autre voie ;

Rassurez-vous , lui dit le Monarque des bois ;

Acceptez du butin la meilleure partie ,

Et que le prix de mes exploits

Soit encore celui de votre modestie.

On ne peut trop louer le Roi des Animaux :

L'Homme est moins équitable , & les Vertus timides

Produisent rarement d'illustres Commensaux ;

Les Courtisans les plus avides

Ont toujours les meilleurs morceaux.

X V I I.

L'ARAIGNÉE ET LE VER-A-SOIE.

MEprisable jouet d'un Orgueil imbécille ,
Autrefois Arachné pensant que d'un lambris
Sa toile rehaussait le prix ,
Du haut de son Trône fragile
Laissoit tomber à peine un regard dédaigneux ,
Sur le Vermisseau précieux
Dont l'Art fécond transforme le feuillage
En un fil qui de l'or présentant les couleurs ,
Prend au gré des Humains les nuances des fleurs.
De grace , lui dit-il , quel peut être l'usage
Des Cercles déliés & des Rayons divers
Qu'avec tant de travail vous tracez dans les airs ?
Sans doute qu'un si grand ouvrage
Doit être utile à l'Univers !
Ignorant , ignorant , oses-tu me distraire ?
Dit Arachné d'un ton colere ,
Je transmets mon adresse à la Postérité ,
Reconnais mon objet , c'est l'Immortalité.

Comme elle finissoit , Suzon la Chambriere ,
Détruit à coups de balais
Et la toile & l'ouvriere ,
Et ses superbes projets ,
Et son Temple de Mémoire.

En même temps au Vermisseau
Elle a soin de fournir un aliment nouveau.
La Nature qu'il sert le destine à la gloire :
Quand il a filé son tombeau ,
Véritable Phœnix il renaît de sa cendre
Et d'un nouvel essor savourant les plaisirs ,
Va disputer la Rose aux baisers des Zéphirs.

Cette Fable doit nous apprendre
Que le prix des Beaux-Arts est dans l'utilité ,
Si l'on chérit les fleurs que leur main sçait ré-
pandre ,
C'est pour orner la Vérité.

X V I I I.

ASTRÉE ET LA TROMPETTE.

LE Ciel touché des malheurs de la Terre
Sur un Trône d'azur fit descendre la Paix ;
Par de justes rigueurs signalant ses bienfaits,
On la vit désarmer la Discorde & la Guerre.
Un Bûcher, qu'à sa voix allume le Tonnerre,
S'apprête à dévorer les Instruments cruels
Qu'avoient osé forger les aveugles Mortels :
Déjà le Glaive altier, le sanglant Cimeterre
Frémiffants dans la flamme expiroient en Héros,
Lorsque la plaintive Trompette
Avec un son perçant fit entendre ces mots.
J'en atteste les Airs, vous le sçavez, Echos,
J'ai souvent sonné la retraite ;
Ne me confondez point, Déesse, dans le rang
De ces Armes toujours sinistres,
De la Mort & de Mars implacables Ministres,
Qui ne respirent que le sang.

Non, tu n'en répans point, mais tu le fais répandre :
Les Combats, les Assauts par ta voix excités,
Déchirent les Humains, renversent les Cités,
Et mettent l'Univers en cendre.
Voilà de tes accents les funestes effets !
Et coupable à mes yeux de ces divers forfaits,
Tu dois les expier par les mêmes supplicés :
Exciter les Méchants, c'est le plus grand des vices.

X I X.

LE LOUP, LE CERF
ET LA BREBIS.

LE Cerf résolu d'emprunter,
A la Brebis donna la préférence
Et la voyant hésiter
Lui dit, ne craignez rien, pour plus grande assu-
rance
Le Loup fera ma caution.
Oui-dà le Loup, vraiment il est fort bon !
Il prend tout ce qu'il trouve & s'enfuit sans trompette :

Et vous fendez les airs comme un trait d'arbalète :
 Héros aux pieds légers , vrais Chevaliers errants ,
 Lorsque fera venu le temps
 Où vous aurez promis de rendre ,
 Dites-moi , s'il vous plaît , où je pourrai vous
 prendre ?

Nous vous ferons notre billet d'honneur ,
 Dans deux Mois payable au porteur ,
 Sous un Tilleul ou sous un Chêne ,
 A votre choix , dans la forêt prochaine.

Fort bien , & là votre garant
 Messire Loup me dévorant ,

D'un coup de dent se donneroit quittance.

Vous adresser à moi , c'est de Votre Eminence

Une singulière faveur :

Mais j'en pairois la folle enchère ;

Et vous êtes trop grand Seigneur

~ Pour que je fasse votre affaire.

X X.

L'OURS QUI DANSE.

UN Ours dont le Destin avoit fait un danseur,
Mais qui n'en étoit pas moins Ours au fond du cœur,
Dédaignant les Cités, las de courir le Monde,
Regagna sa Patrie, une forêt profonde.

Aussitôt chacun s'empressa,

L'embrassa,

Surtout compliments sinceres :

Car les Ours ne flattent gueres.

Pour exprimer leurs sentiments

Ils n'ont qu'un ton & qu'une voie ;

Ils se félicitoient par des mugissements,

Et la Nature au loin frémissoit de leur joie.

Deux Ours se rencontroient, le frere est de retour.

Moi, je comptois vous l'apprendre !

Qu'a-t-il vu ? Qu'a-t-il fait ? Chacun lui fait la Cour,

Chacun veut le voir & l'entendre.

Après divers propos & divers passe-temps,

On vint à parler de la danse ;

Instruit par les Humains à marcher en cadence ,

Le Pèlerin alors se levant à trois temps ,

Déploya ses membres agiles.

La troupe d'admirer , d'en vouloir faire autant ;

Mais à-peine les plus habiles

Se tenoient debout un instant.

La plûpart accablés du poids de leur machine ,

A demi se courboient ,

Et soudain retomboient ,

Les uns sur le côté , les autres sur l'échine ;

On n'en voyoit que mieux le Dupré des forêts

Qui flatté d'être inimitable

Se signala par de nouveaux succès.

Va-t-en , Baladin misérable ,

S'écria la troupe en courroux ,

Insensé , tu prétends en sçavoir plus que nous !

Porte ailleurs ton adresse à nos yeux méprisable ,

Eh ! que nous produiroient tes talents superflus ?

En dormirions-nous mieux ? En mangerions-nous plus ?

A ces mots le Danseur qui leur avoit sçu plaire

Fut chassé comme un pauvre here.

Des dons les plus flatteurs tel est souvent le prix ,

Les talents sont plus d'ennemis

Que les défauts n'en sçauroient faire.

ÉPILOGUE.

Favoris des Beaux-Arts, vos indignes rivaux,
Si vous aviez moins de génie,
Vous trouveroient moins de défauts.
On célèbre d'abord vos chef-d'œuvres nouveaux ;
Bientôt, bientôt la Calomnie
Fait siffler à jamais ses Serpents sur vos pas :
On ne pardonne point à qui nous humilie.
Envain vous honorez la Nature avilie,
Vous l'éclairez en vain ; l'Orgueil fait des ingrats,
Et si l'on vous admire, on vous hait davantage.
Les sublimes Talents, votre illustre partage,
Sont un affront cruel pour ceux qui n'en ont pas ;
Et le plus mince Personnage
Voudroit que l'Univers n'eût des yeux que pour lui :
Chacun voit à regret le mérite d'autrui.

F I N D U S E C O N D
L I V R E.





Del. Jean Juv.

D. Sornière. Sculp.

LIVRE TROISIEME.

I.

LE ROSSIGNOL ET LE PIVER.



Ous avons assez vanté
Philomele en liberté
Qui charmoit jusqu'au
feuillage ;

Peignons Rossignol en cage,
Non pas celui qu'a chanté
Du Vergier ou La Fontaine

Quand sur les bords de la Seine
 Ils prêchoient la Volupté,
 Mais Rossignol-Philomele
 Sœur de Progné-l'Hirondelle.

Errante au gré de ses douleurs,
 Et de Térée encor déplorant les fureurs,
 Philomele se trouva prise
 Dans des filets ; nouveaux malheurs !
 Dans une Cage elle fut mise

A côté du Piver ; & le petit Dameron
 Attiré dans ces lieux par la douceur du son,
 Applaudit en sautant, comme on fait à son âge.
 Ah que c'est bien chanté ! Qui de ces deux Oiseaux ?
 Papa, que je les voye ! Est-il grand ? Sont-ils beaux ?
 Et le Pere aussitôt l'approchant de la cage,
 Pourrois-tu deviner qui formoit ce ramage ?
 L'Enfant, sans se laisser interroger deux fois,
 Montre au doigt le Piver. C'est lui, c'est lui. Je
 gage,

S'il le faut, mon Tambour & mon Cheval de bois :
 C'est lui sans contredit, ou je ne suis pas sage.

Mais voyez donc, qu'il est charmant !

Janné & verd à la fois, rouge encore ! Ah vraiment,

Je ne m'étonne plus qu'il ait un si beau chant :
Sa voix s'accorde à son plumage.
Voilà le beau Chanteur , oh que je le vois bien !
Pour l'autre sa couleur obscure
Marque assez qu'il n'est bon à rien.

Ce penchant est dans la nature ,
Et l'on juge souvent de l'esprit & du cœur ,
Sur l'habit ou sur la figure.

On voit Lindor chamarré de dorure ,
C'en est assez , Lindor est connoisseur.

Valere est un homme ordinaire ,
Valere est applaudi par tout ?

Peut-on s'en étonner ? La raison en est claire ,
Ses cheveux sont toujours rangés du dernier goût ;
"Trop heureux le Siecle où nous sommes !
Une boucle suffit pour faire de Grands-Hommes.

I I.

LA GUENON ET SES PETITS.

DAme Guenon avoit deux fils :
Tout-ensemble mere & marâtre

De l'un des deux elle fut idolâtre ,

Et l'autre étoit pour elle un objet de mépris.

Tant que les Aquilons aux Chênes font la guerre

Elle n'expose point ses amours aux frimats ,

Mais dès que le Zéphir eût rassuré la Terre ,

Elle sort de son trou serrant entre ses bras

L'objet de toute sa tendresse ,

Et le couvant des yeux sans cesse.

Je ne sçais si c'étoit l'Aîné ,

Et l'on peut présumer que des Singes l'espece ,

Ainsi que nous , connoît le droit d'Aînesse.

Quoi qu'il en soit , le fils abandonné

S'accroche comme il peut sur le dos de sa mere

Qui par grace le laisse faire ,

Ou plutôt par distraction ,

Car elle ne songeoit qu'à son petit Mignon.
Un Loup sur leur chemin se présente en furie ,
Le Trio périssoit dans cette occasion ;
La mere sçut au moins sauver sa propre vie :
 Mais pour grimper sur l'antique sommet
D'un Chêne respecté , Doyen de la forêt ,
 Il lui fallut malgré son industrie
Déposer le Poupon qu'elle chérissoit tant ,
 Le Loup le dévore à l'instant.
Celui qui se tenoit au cou de la Donzelle
 Au danger échappe avec elle.

La Gueon désolée avertit les Mamans ,
Qu'il faut bien se garder d'aimer trop ses Enfants.

III.

LA MOUCHE ET LE COUSIN.

Q U'un jeune Bonze célèbre
Le trépas d'un Mandarin !
Je fais l'Oraison funebre

De la Mouche & du Cousin :
 L'un d'Icare eut le destin ,
 L'autre celui de Grégoire.

La Mouche cherchant à boire
 Voit un Verre à moitié plein ;
 Elle y vole avec courage.
 Mais elle hésite à l'abord ,
 Et s'arrêtant sur le bord
 Semble craindre le naufrage.
 Bientôt cédant au désir ,
 Elle en boit , se désaltère ,
 Puis en boit pour le plaisir :
 C'étoit du vin de Madere !
 Encore , encore . . . A la fin
 Elle chancelle , elle tombe
 Dans cet Océan de vin ,
 Se débat & puis succombe.
 Le Cousin la voit mourir ,
 Et se met à discourir.
 Quelle liqueur meurtrière !
 Fi donc ! c'est à la lumière
 Qu'on trouve la volupté ,
 Le vin n'a jamais tenté

Qu'une ame vile & grossiere ;
 Qu'une Bougie a d'appas !
 Il dit & vole autour d'elle ,
 Le Pauvret s'y brûle , hélas ,
 Tantôt les pieds , tantôt l'aîle.
 Avec peine il se soutient ,
 Cependant il y revient ;
 Il tourne , retourne encore ,
 Et la flamme le dévore.

Infestes malheureux , que je plains votre sort ?
 Par une imprudence extrême ,
 Vous avez trouvé la mort
 Dans le sein du plaisir-même.
 Souffrez que dans ces vers déplorant vos destins
 Je dise à votre gloire , ils sont morts en Humains.

I V.

DÉMÉTRIUS ET MÉNANDRE.

Démétrius parcourant l'Univers ,
Chemin faisant prenoit toutes les Villes ,
Et celle de Pallas eut le même revers.
Athenes dans ce temps n'avoit plus de Cyrfiles :
Le luxe avoit éteint les antiques vertus.
Démétrius porté par les vaincus
Sur-un Trône fit son entrée ,
Et son ame goûtoit une joie insensée ,
A l'aspect des remparts qu'il avoit abbattus.
Le Tyran destructeur , tout-fier de ses ravages ,
Fut accueilli comme un Dieu bienfaisant ;
Que les Humains sont fous dans leurs hommages !
La servitude , hélas , quel horrible présent !
On célèbre à l'envi ses heureuses conquêtes ,
Le Peuple l'est par tout : volage en ses désirs ,
Ce qui fit ses douleurs fait bientôt ses plaisirs ;
Et n'importe à quel prix , le Peuple aime les fêtes.
Accoutumés à céder au Vainqueur ,

Les Grands dont l'art de feindre est la vertu sublime

(a) Baissent la main qui les opprime ,

Et gémissent au fonds du cœur.

Ces Humains plus heureux qui des grandes affaires

Ne s'embarrassent gueres ,

Dont la paresse est l'Elément ,

Arrivent les derniers , mais arrivent pourtant.

L'un d'eux étoit Ménandre , il quittoit son asyle

Et celui des neuf Sœurs. Il conservoit toujours

Sur son visage , ainsi qu'en ses discours ,

La douce liberté , fruit d'une ame tranquille ,

Trésor de la Nature ignoré dans les Cours.

Et s'il venoit grossir la foule tributaire ,

Pour ne point se montrer il étoit trop connu :

Méprisables Devoirs que l'Orgueil a sçu faire !

Le Sage vous remplit , ne cherchant point à plaire ,

Content de n'avoir point déplu.

Guidé par cet espoir , & déjà résolu

De rejoindre bientôt sa Muse solitaire ,

(a) Illam osculantur quâ sunt oppressi manum

Tacite gementes tristem fortunæ vicem.

Phædr.

H ij.

Ménandre s'avançoit : on ne voyoit point d'or

Sur sa robe à demi-flottante ,

Point de Saphirs , point de Rubis encor ;

Le Goût seul en rendoit la nuance brillante.

Sur un de ses amis panché nonchalamment ,

Ses regards languissans cherchoient toutes les Belles ;

D'un pas voluptueux il marchoit doucement

Pour tenir plus long-temps les yeux fixés sur elles ;

Chemin faisant il soupiroit.

Il tenoit un bouquet de fleur à peine éclosé ,

Et d'un air tendre il respiroit

Tantôt l'Œillet , tantôt la Rose ,

Jaloux de rassembler tous les plaisirs divers :

Ses cheveux parfumoient les airs.

Démétrius le voit , quel est ce Petit-Maître ?

L'Imprudent , à mes yeux oser ainsi paroître !

Sire , c'est Ménandre , l'Auteur.

Le Monarque à ce nom prend un air de douceur ,

Lui tend la main , grande faveur !

On se contente à moins : combien de gens en France

Qu'un seul regard rendroit heureux !

Ménandre préféroit deux trésors précieux ,

Le repos , & l'indépendance .

V.

LE SOLEIL ET LES VAPEURS.

E Lever les Méchants , c'est s'exposer soi-même ,
Et la seule Vertu mérite un rang suprême,

Le Soleil animant le sein des vastes Mers ,
 Subtilisa l'Onde grossière ,
Et porta les Vapeurs sur le Trône des Airs.
Mais bientôt oubliant leur bassesse première ,
On les vit obscurcir le Dieu de la Lumière ,
Et s'armer contre lui de ses propres bienfaits.

 Votre grandeur est mon ouvrage ,
 Et vous osez braver mes traits !

Je sçaurai vous punir de cette aveugle rage :
Reutrez dans le néant dont je vous fis sortir.
Ses Rayons à ces mots percerent le Nuage
Que Neptune indigné s'empressa d'engloutir.

V I.

L'HYMEN ET LA MORT.

P Erfide , s'écrioit l'Hyménée en courroux ,
 Qui t'engage à troubler mes destins les plus doux ?
 Passe encor que ta faulx moissonne
 Des Vieillards , des Guenons , sans appas , sans esprit ;
 Tu peux en faire ton profit ,
 O Mort , je te les abandonne !
 Mais prendre à la fleur de leurs jours
 Les plus tendres Beautés que le Dieu des Amours
 Auroit voulu rendre immortelles ,
 Et séparer mille couples fideles
 Qui sous mes loix devoient s'aimer toujours ,
 C'est payer mes bienfaits par la plus vive injure.
 Que feroit ton Sceptre de fer ,
 Si je ne prenois soin de peupler la Nature ?
 Ingrat , reprit la Mort avec un rire amer ,
 Ma faulx est le soutien de ton fatal Empire ,
 Ces Couples que tu joins par des nœuds solennels

Dans ton Temple odieux c'est moi qui les attire.
Ah si l'on ne sçavoit que des foibles Mortels
Je finis tôt ou tard les plus affreuses peines ,
Qui voudroit supporter tes éternelles chaînes ?

V I I.

L'AVEUGLE ET LE BOITEUX.

UN Aveugle hésitoit dans un mauvais chemin.
Il rencontre un Boiteux & dit au Pèlerin,
Je respire & je suis privé de la lumière !
 Humain qui voyez ma misère ,
Ah de grace , aidez-moi , daignez guider mes pas.
 Vraiment l'ami , tu n'y vois pas !
 Comment t'aider quand je me traine
 Avec peine !
Mais toi tu marches bien & tu me parois fort ;
Si tu veux me porter nous suivrons même fort.
Tu peux compter sur moi , je mettrai mon étude
A t'avertir de tout jusqu'au moindre caillou ,
Mon intérêt répond de mon exactitude :

Que tes pieds deviennent les miens ,
Et mes yeux deviendront les tiens.

J'y consens , rendons-nous services pour services :
Le Boiteux à l'instant s'accroche sur le dos

Du Compagnon qui se voûte à propos.
Ils sçurent éviter fossés & précipices :
Ce fut leur union qui fit leur sûreté.

Souvent de nos défauts naît la Société ,
Et si chacun pouvoit se suffire à soi-même ,
On nous verroit encor errer dans les forêts.
Jusque dans les refus que les Dieux nous ont faits

Admirons leur bonté suprême :

Ils ont dû , réservant à très-peu de Mortels ,
Les Muses , les Beaux Arts , les Talents agréables ,
Destiner le grand nombre à nos besoins réels.
Nous pouvons profiter de ces dons mutuels :
Tout deviendra commun , rendons-nous sociables.

V I I I.

LES ANIMAUX ET
LA DRYADE.

L'Age d'Or fut celui des Fables,
Le Mensonge à son gré multiplia les Dieux ;
Et les Humains peuplant les Cieux
De cent Matrônes respectables
Placerent ici-bas les Dées aimables :
Chaque Arbre étoit un Temple où logeoient mille
attraits.

Elles quittoient souvent ces asyles secrets ;
Les Faunes , les Sylvains , leurs Compagnes légères
Au son des chalumeaux dansoient dans les Vergers :
Chaque Fontaine avoit des Dieux pour les Bergeres ,
Des Nayades pour les Bergers.

Dans ces temps fortunés , les Nymphes des bocages
Couronnoient les Vertus , des plus tendres feuillages ,
Et des rameaux faisant des traits
Punissoient à l'envi le Meutre & les Forfaits.

Les Ormes , les Tilleuls rampoient sous les om-
brages

D'un Chêne antique & solemnel
Qui défioit les Vents dans le sein des Nuages :
La foudre envain grondoit sur son front éternel.
Son tronc vaste & couvert d'une mousse légère
Parut aux Animaux le simple Sanctuaire
De quelque Nymphe tutélaire ;
La Crainte apprivoisa l'instinct le plus cruel.
Si quelque Loup tomboit malade
Pour avoir trop suivi son appétit glouton ,
C'étoit , disoit-on , la Dryade
Qui vengeoit la mort d'un Mouton,
Mais quand un Ours dans sa retraite
Se purléchoit , faisoit goguette ,
C'est la Dryade , disoit-on ,
Qui protège l'Anachorete.

Dès que le jour avoit doré
Le sommet de l'Arbre sacré,
Les Animaux de toute espece
Rassemblés à l'entour imploroient la Déesse,
Le Lion prosterné conservoit sa fierté ,

Le Tigre frémissant sembloit dans sa priere
Revendiquer la liberté
D'assouvir à son gré son instinct sanguinaire.
Le Singe les imite & poussant maints sanglots
Il fait une telle grimace
Qu'on voit changer en ris la morgue des Dévots.
Le succès par degrés augmente son audace ;
Et Dom Bertrand le Calotin
Bientôt sur le Chêne gambade,
Fait du Palais de la Dryade
Le Théâtre de Fagotin.

Les autres Animaux voyant que leur Idole
N'avoit point sçu punir ces excès insultants,
Dépouillerent bien-tôt leur préjugé frivole,
Et leurs vertus en même temps.

I X.

LA CORNEILLE, ET L'URNE.

LA Corneille altérée, en cherchant un ruisseau
Dans une Urne profonde aperçoit un peu d'eau ;
Son corps ne peut passer par l'étroit orifice
Qui lui fait de Tantale éprouver le supplice.
Le Vase étoit pour elle un énorme fardeau,
Le renverser c'étoit la mer à boire,
Qu'imaginer en pareil cas ?
La Soif l'alloit conduire aux bords de l'Onde noire,
Et pour se garantir d'un si cruel trépas
La Corneille industrieuse
Ramasse du gravier, des débris de caillou
Que leur poids précipite au fonds de l'Urne creuse ;
L'Eau par degrés s'élève & monte jusqu'au cou.

Nécessité l'ingénieuse,
Souveraine de l'Univers,
Au défaut de la force a recours à l'adresse :
Dans les dangers pressants qui nous suivent sans cesse

La Sageſſe tient lieu de tous les dons divers,
Rien ne remplace la Sageſſe.

X.

LE CONSEIL DES CHEVAUX.

Dans un paturage commun
Les Chevaux un jour s'assemblerent,
Et tous enſemble examinerent
L'intérêt du Public & celui de chacun.
Un ſuperbe Coursier dans la fougue de l'âge
N'avoit encore ſenti le frein impérieux ;
Il s'avance , il ſe cabre étincelant des yeux,
Que je regrette , amis , la demeure ſauvage
Où jadis nos premiers ayeux
Nés dans l'indépendance & nourris dans la guerre,
D'un pied libre frappant la terre
Aux plus fiers Animaux diſputoient les Forêts !
Aujourd'hui nous rampons , & du rebut des
hommes

Nous vivons languissants au fond de ces Marais.
 Attelés à leur char , embarassés de traits
 Nous menons en triomphe , insensés que nous
 sommes ,

Ceux dont le lâche orgueil ternit notre vertu.
 De ces grands changemens je ne sçais point l'histoire ,
 Mais ils nous ont trahi puisqu'ils nous ont vaincu.

Et pour balancer notre gloire
 Ont-ils cette vigueur & ces muscles nerveux
 Qui semblent à l'Empire appeller notre espece ?
 Pourquoi donc asservir la force à la foiblesse ?
 Un jour , il m'en souvient , mon instinct belliqueux
 Pour la premiere fois m'emporta dans la plaine ;

J'ai vu par tout la Gent humaine
 Se disperser au loin & fuir devant mes pas.

Elle n'eut sur moi l'avantage
 Que lorsque fatigué par mon propre courage
 Je revins à la fin moi-même dans ses bras.
 Ils tremblent , les cruels , & regnent par la crainte !
 Eh bien regnons comme eux. Je vois avec horreur
 La honte de vos fers sur vos bouches empreinte ;
 Qui moi ! Que l'Eperon ensanglante mes flancs !
 Non de par les Lions , ces Héros indomptables
 Qui dans leurs antres respectables

Endormis sont encor l'effroi de nos Tyrans ,
Tandis que l'on nous voit sans cesse dans les champs
De la Terre pour eux déchirer les entrailles ,
Etouffer l'herbe éclosé avec un soc jaloux
Et forcer la Nature à servir comme nous.

Nous , le porter dans les batailles

Et d'un Conquérant inhumain

Nous , seconder l'affreuse rage !

S'il nous faut affronter cent tonnerres d'airain
Que ce soit pour sortir d'un indigne esclavage.

Le Conseil applaudît par des hennissements.

Un seul éclairé par les ans

D'un regard de pitié vit ces complots perfides :

Nouveau Nestor , d'un pas majestueux

Il vient devant les fiers Atrides

Modérer le couroux d'Ajax l'impétueux.

Je reconnois , dit-il , l'imprudente jeunesse !

Vos Tyrans sont en vous ; réprimez leur yvresse.

J'ai long-temps , grace au Ciel , vécu sous le harnois ,

Pouvez-vous regretter la demeure des Bois ?

Les bienfaits des Humains conservent notre vie ,

Vaut-il mieux des Lions assouvir la furie ?

Notre Maître du moins est sensible à nos maux ,

Et les Rois des Forêts égorgent leurs Vassaux.
Des premiers feux du jour quand l'Aurore étincelle
Il nous mene aussi-tôt où le travail l'appelle ,

Puis sur nos pas dirigeant les sillons

De la Terre entr'ouverte il prépare les dons.

Après ces premiers soins qu'il prend & qu'il nous
donne ,

Seul il sème , observe , moissonne ,

Si nous traînons sur ses guérets

Les dépouilles des champs , les trésors de Cérès ,

Il partage avec nous la peine & la conquête.

Parfois à ses travaux succède un jour de fête ,

Comme lui ne chômons-nous pas ?

Souvent dans la verte prairie

Nous allons prendre nos ébats

Tondre à loisir l'herbe fleurie.

Nous le voyons faucher ces tapis verts ,

Et c'est pour nos besoins que sa main préparée

S'enrichit du butin qu'elle enleve à Borée.

Quand les fiers Ouragans ravagent l'Univers

Tranquille au sein de ses murailles

Il sçait nous affranchir de l'injure des airs.

Nous le servons dans les Batailles ,

Il y défend ses Dieux , mais près de ses foyers

N'avons-nous pas nos rateliers ?

Et sans sa prévoyance extrême

Dans les affreux Hyvers délaissés à vous-même

Que feriez-vous , dites moi ?

Apprenez à vous connoître

Et que le plus rude emploi

Est toujours celui du Maître.

Ce discours étoit sage , il calma leurs transports ,

Tous furent sur le soir retrouver leur litière.

Et le Coursier fougueux courbant sa tête altière

Bientôt avec plaisir écuma sous le mors.

Chacun doit ici-bas remplir son ministère

Dans le rang où les Dieux l'ont mis :

Si le Ciel vous fit Roi , soyez Roi débonnaire ;

S'il vous a fait Sujet , soyez Sujet soumis.

X I.

*LES ARBRES PROTÉGÉS
PAR LES DIEUX.*

LEs Immortels du haut des Aïrs
Parcouroient les Aïbres divers
Dont ils vouloient entr'eux distribuer l'empire.
Un Chêne dont le front sembloit toucher les Cieux
Eut les premiers regards du Souverain des Dieux,
Vénus avec un doux sourire
Choisit le Myrthe, & l'Amant de Daphné
Se vit par les Amours de Lauriers couronné.
Hercule montrant sa massuë
Voulut de Peuplier avoir une statuë,
Mais la Sœur antique du Temps,
La vieille Dyndimene ou la bonne Cybele
Préféra le Pin chargé d'ans
Qui lui plut fort par son encens
Et par sa verdure éternelle.
Minerve dit alors, vos Arbres favoris

Ne se couvrent jamais que de feuilles stériles.
Nous n'avons point voulu mettre l'honneur à prix.
Pour venger l'Olivier d'un injuste mépris
Je donne mon suffrage à ses rameaux utiles.

Ah, ma Fille, tu nous instruis,
Repartit Jupiter, embrassant la Déesse,
Tu sçais apprécier les choses par leurs fruits
Et l'Olympe à ton choix reconnoit la Sagesse.

XII.

LE SINGE ET LE RENARD.

Dans des Climats brûlans & sous un Ciel d'airain
Près des lieux où Juba régnoit sur l'Africain,
Un Lion gouvernoit une vaste Contrée,
Le Singe & le Renard gouvernoient le Lion
Et connoissant tous deux leur espece mâtée,
Las de se traverser dans leur ambition
Ensemble firent une ligue
Commerce de ruse & d'intrigue.
Volontiers, j'y consens, suivons le même plan,

Disoit le Singe Musulman,
 Et voici le meilleur, si je sçais m'y connoître :
 Du Prince jeune encore enflammons le salpêtre,
 Faisons lui dévorer les Troupeaux & leurs gens,
 Il le peut, n'est-il pas le Maître !
 Et n'a-t-il pas griffes & dents ?
 S'il falloit toujours débonnaire
 Se comporter comme un Mouton,
 Que serviroit d'être Lion ?
 Et de ses Favoris quel seroit le salaire ?
 Nous jeunerions tous-deux, mais pour vivre d'
 Glands,

Par votre foi, se fait-on Courtisans ?
 Qu'il nage dans le sang, qu'il se gorge de crimes
 Nous ferons chère lie aux dépens des victimes.
 Nous pourrons à loisir engraisser nos petits,
 Et les moindres reliefs seront pour nos amis.

Gardons-nous bien, dit le Renard plus sage,
 D'exciter le Lion aux horreurs du carnage :
 Les revers les plus grands tombent sur nos pareils,
 Et nous-mêmes bien-tôt dupes de nos conseils,
 Souffririons justement de son injuste rage.

Je connois trop l'air de la Cour,
 Il change à chaque instant, nous aurions notre tou

Ce seroit aujourd'hui le mien , demain le vôtre ,
Sa race tôt ou tard dévoreroit la nôtre.

Accoutumons-le à la douceur ,
Nos soins auront leur récompense :
Et si le vent de la Faveur

Contre nous fait tourner la chance ,

Nous trouverons toujours un port dans sa clémence.

Tyrans des Rois , Courtisans malheureux

Qui vous faites un art sublime

Des forfaits les plus noirs , des tours les plus affreux ,

Vous-vous croyez des Lynx , & creusez votre abîme !

Si vous étiez plus fins , vous seriez vertueux.

X I I I.

LES DEUX HIRONDELLES.

DEux Hirondelles dispuoient
A qui chanteroit mieux ; toutes-deux se flattoient
 De mériter la préférence.

Mais, écoutez, ma Sœur, cette cadence.

Celle-ci, je crois, la vaut bien.

L'Alouette survient. Décidez, je vous prie,
 Qui de nous deux excelle ? Eh mais, je n'en sçais rien.
 De grace prononcez, parlez sans flatterie.

Je vous ferois peut-être un mauvais compliment.

Parlez. Vous le voulez, voici mon sentiment :

Vous chantez, je le crois, l'une aussi bien que l'autre ;

Je n'aime cependant sa chanson ni la vôtre :

Et chantez tant qu'il vous plaira,

Vous ne sçauriez jamais devenir Philomele,

Et tant que dans nos Bois elle résonera,

Qui pourroit supporter la voix de l'Hirondelle ?

XIV.

LES PERDREAUX,
ET LE CHASSEUR.

DES Perdreaux rassemblés erroient dans la
campagne ,

Se jouoient , prenoient leurs ébats ,
Sans peine faisoient maints repas
Et vivoient en Rois de Cocagne.

Pour giboyer sortant d'un vieux château
Un Seigneur & son Chien troublèrent cette Fête.

Sur le chaume élevant la tête ,
Un hôte des guérets , qui reconnut Brifau

Avant-coureur de la tempête ,
Avertit aussi-tôt ses freres du danger ;
Et sur l'avis de la Vedette ,
Et de-l'aîle battant retraite ,
Le camp volant de déloger.

Ils vont choisir un champ solitaire & tranquille ,
L'Homme les suit des yeux , avant de s'y fixer

On les voit un instant dans les airs balancer ;
 Ces délais imprudents découvrent leur asyle.
 Le Chasseur attentif y court d'un pas égal.
 Toujours quelque œil au guet sauve leur République ,
 La troupe de concert fuit au moindre signal.
 Mais pour les séparer par la terreur panique
 Il fait gronder au loin le salpêtre irrité ;

Et tout l'essain épouvanté

Se disperse & se rompt : chacun de son côté

Laisse le soin de la patrie ,

Ne songe qu'à sa propre vie ,

Et fonde son unique espoir

Sur ses talents & son sçavoir.

Blotti dans les sillons l'un se croit à merveille ,

Se figurant que leur couleur

A la sienne à peu près pareille

Sçaura tromper les regards du Chasseur.

Mais le nez de Brifaut que la Nature éclaire

Bien-tôt sçait le forcer dans ses retranchements ,

Et préparant l'orage enfermé dans les flancs

De la Machine meurtrière

Son Maître ferme un œil & dirige le coup.

Foibles pour obliger , tout-puissants pour détruire ,

Les Humains sont des Dieux quand il s'agit de nuire !

L'étincelle

L'étincelle qui sort de l'aride caillou
Allume au même instant le factice Tonnerre,
Le plomb aussi-tôt suit l'éclair,
L'Oiseau percé soudain dans les plaines de l'air
Tombe & retentit sur la terre.
Ses freres ont leur tour, il n'en échappe aucun,
Et leur division combla leur infortune.

Qui ne songe qu'à soi dans un malheur commun
Entraîne la perte commune.

X V.

LE LIÈVRE, ET
SES AMIS.

A Voir beaucoup d'amis c'est n'en avoir aucun,
L'Amour & l'Amitié fuit toujours le grand nombre.

Un Lièvre fort humain, quoiqu'un peu triste &
sombre,

D'Animaux différents étoit l'ami commun.

Comptez sur nous , éprouvez notre zele ,
 Il n'en fit que trop tôt une épreuve cruelle !
 Après avoir brouté , puis troté , fait main tour ,
 Près d'un buisson dans un gîte il sommeille ,
 C'étoit pendant l'ardeur du jour ,
 Une frayeur soudaine en sursaut le réveille
 Et lui met la puce à l'oreille.

La Chasse dans les airs annonçoit ses exploits ;
 Ses Coureurs abboyants reconnoissent sa voix :
 Leur instinct les conduit , ils respirent la guerre ,
 Le Cor anime leurs fureurs ,
 Et la Meute par son Tonnerre
 Excite à son tour les Piqueurs.
 Aux approches de ces clameurs ,
 Il s'élançe , il s'éloigne , emporté par la crainte ;
 Et retournant bien-tôt d'un pas impétueux
 Pour égayer la Meute il forme un Labyrinthe ;
 Elle sçait démêler ces replis tortueux.
 Des Guérets qu'il traverse épandant la poussiere ,
 Il efface en courant la trace de ses pas ,
 Et gardant ses Amis pour ressource dernière ,
 Veut leur devoir la vie ou mourir dans leurs bras.
 Las de fuir , haletant , & se trainant à peine ,

Il succombe dans un chemin

Que bordoit une plaine ,

Apperçoit le Cheval & reprenant haleine :

Secourez-moi , dit-il , j'ai voulu fuir envain ,

Mes pas , vous le sçavez , trahissent mon asyle ;

Sur votre dos m'éloigner du danger

Est pour vous chose assez facile ,

Et d'ailleurs , l'Amitié rend tout fardeau léger.

Grand merci de la préférence ,

Repartit le Coursier , Dom Taureau qui s'avance

Vous aime autant que moi , c'est un meilleur
appui ,

Et je ne voudrois pas lui ravir l'avantage

De vous servir par son courage ;

Il vous estime fort , adressez-vous à lui.

Sultan Taureau brûlant d'une flamme nouvelle ;

Ami , dit-il , la Génisse m'appelle ;

Tu l'entens & j'y cours : On doit songer à soi.

Tu ne te plaindras pas , je croi ,

Je te quitte pour une belle.

De l'Ami malheureux tout redouble l'effroi ,

Il ne lui reste que la Chèvre :

Dame Barbe survient , examine le Lièvre ,

Lui trouve l'œil mourant & dit , mon dos voult

Seroit pour vous dans cette extrémité
 Une dangereuse voiture ;
 Le Mouton porte une toison ,
 C'est une honnête créature ,
 Et vous serez dans sa fourure
 Beaucoup mieux , sans comparaison.
 Mais le Mouton sur sa foiblesse

A son tour s'excusa , le Veau sur sa jeunesse :
 Les plus forts Animaux n'ont pu vous préserver ,
 Me pardonneraient-ils si j'osois l'entreprendre ?
 Que pourrois-je pour vous dans un âge si tendre !
 Je me perdrois sans vous sauver.

Ah pour tous vos Amis quelle douleur mortelle !
 Adieu , je vois la Meute , il faut nous séparer !

Ma tendresse se renouvelle ,
 J'aurois trop à souffrir de vous voir expirer.

XVI.

L'HOMME, LE CRABE,
LE LIMAÇON ET LE CIRON.

A M. le C. de Saint Germain-Matinel.

C E digne Citoyen, ce Poète éclairé
Qu'adore la Tamise & qu'estime la France,
Des préjugés cruels ennemi déclaré,
Philosophe fameux chez un Peuple qui pense,
Evitant les erreurs, trop ordinaire écueil,
 Dans son essai peignit en Maître
 L'Homme qu'il avoit sçu connoître,
 Qui s'avilît par son orgueil
En voulant s'élever au dessus de son Etre.
Son ami vertueux, imitant ses portraits
 En orna le simple Palais
 De l'Apologue, où regne La Fontaine,
 Sublime en sa naïveté,
 Couronné par la Volupté

Et par les Nymphes de la Seine.
 L'Esopo d'Albion, à la simplicité.
 Joignant de ce Climat la force naturelle,
 A décrit d'un mâle pinceau
 Les sentiments de Marc-Aurele,
 Et sous une forme nouvelle
 Je t'offre le même tableau.

Aux Talents, aux Beaux Arts, ta Vertu réunie
 Mêle ses fruits aux fleurs de ton Printemps ;
 Ami, les feux de ton Génie
 Sçauront percer la nuit des Temps.
 Ton cœur que la raison éclaire,
 A sçu t'affranchir des travers
 De la Vanité mensongere
 Dont je vais retracer les prestiges divers.

La Terre n'est qu'un point dans la Sphere des
 Mondes,
 La main du Dieu de l'Univers
 Nourrit en même temps le Colosse des Ondes
 Et l'Insecte ignoré qui rampe au fonds des Mers.
 Le Crabe le plus vil, plein de son importance,
 Des rivages perlés considere l'émail
 Et se traîne avec complaisance

Dans des Bocages de Corail.

Il se flatte , il entend l'Océan sur sa tête

Rouler ses flots majestueux ,

Je le vois trop , dit-il , tant de pompe s'apprête

Pour charmer mes instants , pour enchanter mes
yeux :

Tout s'embellit , tout célèbre ma Fête ;

Je suis le fils aîné des Dieux.

Voyez le Limaçon traînant son enveloppe

Pointer sur les jardins son double Téslescope ,

S'approprier tous les dons du Printemps.

La Rose à ses yeux se colore

Des pleurs & des feux de l'Aurore ,

Elle entr'ouvre son sein & du plus pur encens

Parfumant les Autels de Flore

Rassemble pour lui seul tous les plaisirs des sens.

Bien-tôt la Pêche lui présente

Ses utiles attraits & son tein velouté

Qui couvre une fraîcheur charmante

Pour le dédommager des ardeurs de l'Été.

Parcourant à loisir la Nature embellie ,

Avec orgueil il s'humilie ,

Quoi , dit-il , c'est pour moi que ces trésors sont faits

Moi , pâtri de limon , chétive créature ,
 Combien je dois à la Nature
 Qui me prodigue ses bienfaits !

L'Homme est encor plus vain , la Nature assidue ,
 Dit-il , s'empresse à me servir :
 Aux rameaux tout-courbés la grappe suspendue
 Semble chercher la main qui vient pour la cueillir.
 Semblable à la jeune Thémire
 Qui fuit un Amant qu'elle attire ,
 La simple Violette embaume le Zéphir ,
 Se cache , se trahit en respirant dans l'herbe ;
 La Tulipe , Nymphé superbe ,
 Arrondit dans les airs son pannache émaillé.
 Des plus vives couleurs quand l'Œillet a brillé ,
 De pourpre & d'hermine parée
 L'Auricule fait son entrée.
 De ces spectacles enchanteurs
 Qui pourroit supporter la splendeur continuë ?
 Pour ne point fatiguer ma vûë ,
 Le Soleil dans son char emporte les couleurs.
 D'une lumière douce & sombre
 Les Astres de la Nuit sement les champs d'azur ,
 Et leurs flambeaux brillent dans l'Ombre.

La Lune qui renaît offre son front obscur ,
 Par degrés arrachant ses voiles
 Le Temps la suit à pas comptés ,
 Et bien-tôt effaçant ses rayons argentés ,
 A la voûte des Cieux attache les étoiles.
 Bien-tôt les fertiles vapeurs
 Descendent du haut des montagnes ,
 Le jour paroît avec les fleurs
 Et dore les épis flottans sur les campagnes.
 Sur un thrône azuré le Soleil qui s'avance ,
 Dans le sein des guérets multipliant les grains
 Annonce avec magnificence
 Que la Terre & les Cieux sont faits pour les Humains.

Le Ciron , invisible atôme ,
 S'applaudit à son tour , vraiment c'est bien à l'Homme
 De prétendre donner la loi ,
 Lui qui nous sert de nourriture ,
 Et qui sans cet illustre emploi
 Ne seroit rien dans la nature !
 S'il ose s'en dire le Roi.

De quel titre honorer un Ciron tel que moi ?

Quel orgueil & quelle insolence ,
 Un Insecte parler ainsi

En animal de conséquence !
 Mais l'être , à votre avis , qui pense
 Qu'a-t-il de plus que celui-ci ?
 La raison. En est-il plus sage
 Pour faire tant le fanfaron ?
 Tel se croit un grand personnage
 Qui souvent vaut moins qu'un Ciron.

X V I I.

*LE CHIEN-COUCHANT
 ET LA PERDRIX.*

Craignez tout d'une ame servile.

Aux leçons de son Maître un Chien toujours docile
 Alloit , venoit , d'un pas léger
 Et voyoit sans se déranger
 L'Alouette fuir éperduë
 Et plus lente loin du danger
 Planer , s'épanouit dans les airs suspenduë ,

S'élever avec joie & chanter dans la nuë.

De son côté la Perdrix ingénue

Se promenoit , recueillant quelque grain ,

Par-ci , par-là , dans son chemin.

Bien-tôt attiré sur la voie

Par le fumet de ses esprits ,

Miraut distingue la Perdrix.

Eile apperçoit au loin les filets qu'on déploie

Et l'avidé Chasseur qui compte sur sa proie.

Miraut nourri dans la Cité ,

Cache ses noirs projets sous un air de bonté :

Il dissimule , il feint , se compose à merveille ,

Soudain change d'allure , avance pas à pas

En agitant la queue & portant bas l'oreille ,

Se prosterne , & des yeux rend hommage aux appas

De celle qu'en son cœur il destine au trépas.

En vain tu rampes sur le chaume ,

Dit la Perdrix prête à prendre l'effor ,

Va , je te reconnois , digne esclave de l'Homme !

Je l'excuse , il remplit son sort ;

Mais toi que les Dieux ont fait naître

Ami sincere , ennemi généreux ,

Falloit-il t'avilir par un art malheureux

Et prendre tant de soin pour devenir un traître ?

XVII.

INKLE ET YARICO.

S'Assujettir les vents , & Dédales nouveaux,
Leur ajouter encor des aîles plus puissantes ,
Franchir les vastes mers dans des forêts flottantes
Et lire dans les Cieux la route des vaisseaux ,
Humains , voilà vos droits , régnez sur la nature :
Mais est-ce la vertu qui produit vos efforts ?
Non , vous êtes guidés par la soif des trésors ;
J'admire vos talents , je hais leur source impure.
Ignorés de l'Europe , heureux Américains ,
L'innocence & la paix floient vos jours serains ,
Et pour les conserver séparant les deux mondes ,
Le Ciel mit entre nous des barrières profondes.
Bien-tôt pour dévorer un nouvel univers
L'Intérêt applanit les abîmes des mers ,
Inkle à ce monstre affreux ouvrit son cœur avide ;
Reffource des vieillards l'avarice sordide ,
Dès sa première aurore altérant ses beaux jours ,
Remplit toute son ame & prévint les Amours.

Il s'éloignoit des bords où la Tamise altière
 Confond dans l'Océan ses flots impétueux
 Et sçait rendre à son tour Neptune tributaire :
 Il quittoit sans regret sa Patrie & ses Dieux ,
 Jaloux de ravager les plages opulentes
 Où sur un sable d'or des Nayades brillantes
 Promenant leurs flots argentés.
 Mais soudain les Dieux irrités
 Déchaînent l'Aquilon , soulèvent les orages :
 Le Tonnerre en éclats déchire les nuages ,
 La foudre brille au loin sur des gouffres ouverts ,
 Et des torrents de feux ont embrasé les airs.
 Les vagues en fureur appellent les naufrages ,
 Et d'affreux tourbillons submergent les vaisseaux.
 Inkle nage long-tems , lutte contre les eaux ;
 Il aborde , il ne voit que d'effrayans rivages ,
 Il erre dans des bois , incertain de son sort ,
 La terre à ses regards offre plus d'une mort :
 Quand il échapperoit à la fureur extrême
 Des Tigres dévorans & d'un Peuple inhumain
 Pourra-t-il éviter la faim , l'horrible faim ,
 Ce germe de la mort , qu'il porte dans lui-même.
 Désespéré , tremblant , accablé de travaux ,
 Il tombe au pied d'un arbre en déplorant ses maux.
 Il entend tout à coup s'agiter le feuillage ,

Il écoute , il frémit : une jeune Sauvage
 Portant un carquois & des traits
 S'élance d'un buisson épais ,
 Paroissant à la fois sans voile & sans parure.
 Ils s'étonnent tous deux , la beauté le rassure ,
 Il soupire , on diroit que l'excès du malheur
 De son ame d'airain a fléchi la rigueur.

Elle s'attendrit à sa vuë

Et voyant sur son front les traits de la douleur ,
 (Que ne peut la pitié dans une ame ingénue)
 Ils étoient de même âge , elle conduit ses pas ,
 Arrange des rameaux , forme un toit de verdure ,
 Et pour le garantir des horreurs du trépas ,
 Lui présente des fruits aux bords d'une onde pure.
 A son cher étranger elle apporte des fleurs ,

Des peaux de diverses couleurs ,
 Présents de la simple Nature ,
 Les coquillages les plus beaux ,
 Et les dépouilles des Oiseaux ;
 Tant il est vrai que la tendresse
 N'a pas besoin de la richesse ,

Pour marquer chaque jour par des bienfaits nouveaux :

Dans cette sombre & paisible retraite ,
 Ils s'expriment par des soupirs ,
 Par de tendres regards , éloquence muette

Dont l'Amour seul est l'interprète,
Ils passent tous leurs jours dans le sein des plaisirs.

Ils se font bien-tôt un langage,
Quel langage pour deux Amants,
Qu'ils ne doivent qu'aux sentiments,
Et qui leur en plaît davantage !

Que ne vous dois-je point ! disoit l'Amant heureux,
Je sçaurai m'acquitter & surpasser vos vœux.

Venez embellir nos Contrées,
Comptez que vos vertus y seront adorées,
Et quittez, croyez-moi, ces déserts, ces forêts,
Londre est digne de vos attraits.

Des talents enchanteurs l'Europe est la patrie ;
Venez y partager les fruits de l'industrie :

Et qu'au milieu de cet autre Univers
Mollement assise & tranquille
De superbes Coursiers que guide un Maître habile,
Fendant rapidement les airs,
Vous traînent à l'envi dans des maisons roulantes.

A travers leurs portes brillantes

On vous verra, je serai près de vous :
Les plus riches métaux que l'Art file pour nous
Orneront vos habits de fleurs étincelantes.

Eh que m'importe à moi cet éclat emprunté ?
Qu'ai-je à désirer si tu m'aimes ?

Dis-moi plutôt dans la Cité
 Dont tu vantes les biens suprêmes,
 Dis-moi, sçait-on aimer avec fidélité ?
 Restons sous ces tendres feuillages,
 Tu préfères d'autres climats
 Et notre amour est né dans ces bocages !
 Quoi je t'adore, & dans mes bras
 Tu soupire pour ta patrie !
 Mais ces côteaux, cette prairie,
 Ces ombrages, cet air si pur
 Que parfument les fleurs, que couronne l'azur
 Tu vois les lieux où ma paupière
 Pour la première fois s'ouvrit à la lumière,
 J'abandonne pour toi le plus charmant séjour ;
 Apprens d'une Sauvage à connoître l'Amour.
 Ils vont sur le rivage, ils parcourent les rades,
 Le sort favorise leurs vœux
 Et leur offre un vaisseau qui les reçoit tous deux,
 Le Commerce & les Vents l'appelloient aux Barbades.
 C'est-là que sur le Port déplorant son destin,
 Et contemplant au loin la fortune féconde
 Inkle d'un œil jaloux voit les trésors du monde :
 L'Intérêt dans son cœur se réveille soudain.
 De tant de maux soufferts quelle est la récompense !
 Malheureux, je reviens des climats où croît l'or

Et je reviens dans l'indigence !

Quel supplice ! Il me reste une ressource encor.

L'ingrat se détermine à vendre son amante ,

Qui le baignant de pleurs embrasse ses genoux.

On l'entraîne , elle se lamente ,

Elle lui tend les bras , le nomme son époux.

Ce monstre au même instant la livre à l'esclavage ,

Et compte froidement le prix de ses forfaits.

Je ne te parle point , cruel , de mes bienfaits ,

Je t'aimois , il suffit . . . victime de ta rage

Je devrois te haïr . . . je t'aime malgré moi

Et le nœud le plus cher m'attache encore à toi ,

Apprens . . que dans mes flancs . . un trop malheureux
gage . . .

Inkle à ces derniers mots déridant son visage ,

Vous l'entendez , dit-il , cela change le prix ,

Et vous devez en conscience

Acheter davantage & la mere & le fils ;

Encor quatre sterlings pour cette circonstance !

Triomphe , malheureux , dans ton infâme cœur ,

Et de tout l'univers sois à jamais l'horreur :

Tu trahis à la fois l'Amour & la Nature !

Inkle , que ton nom seul rappelant ta noirceur

Aux plus grands scélérats soit encore une injure !

F I N.



EXPLICATION.

LE Fleuron représente la Fable sous la figure de Minerve qui se couvre le visage d'un masque grotesque pour attirer des enfans que la majesté de la Déesse auroit pu intimider. Sur un bouclier qui cache une partie de son Egide est un Singe en sculpture , qui amuse aussi le groupe d'enfans. L'un d'eux , par une curiosité naturelle à cet âge , regarde sous le bouclier , découvre la tête de Meduse & se retire avec horreur. Un autre plus hardi s'approche de plus près de la Déesse , apperçoit ses véritables traits , & paroît dans une attitude de surprise , de crainte & d'admiration.

La Vignette du premier Livre représente

le sujet de la premiere Fable , la Mouch
& l'Araignée.

La Vignette du second Livre , le suj
de la XI. Fable suivante , le Rossignol &
le Coucou.

Le Conte d'Inkle & d'Yarico , qui te
mine le recueil est le sujet de la troisiem
Vignette.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

C Ommе il y a dans ce Recueil beaucoup de Fables & de Contes qui sont empruntés des meilleurs Fabulistes, Latins, Anglois & Allemands ; l'on a cru devoir, eû égard sur-tout aux Etrangers, citer dans la Table des matieres, immédiatement après chaque Fable, l'inventeur du sujet. On s'est servi de la belle Edition de Pinedre & d'Avien donnée par M. Philippe de Prétot, en 1748. N'ayant point encore paru de traduction des Fables de M. Gay, de M. Moore, ni de celles M. Gellert, on a été obligé de recourir aux Editions Angloises & Allemande dont voici les titres.

Fables by the late M. Gay. The sixth Edition.
London. Tonson, 1746.

Fables for the female sex. The second Edition.
London. Printed for R. Franckin 1746.

Fabeln und erzählungen von C. F. Gellert. Leipzig.
Wendler. 1748.

T A B L E.

Le Chifre Romain indique le Livre , le premier
Chifre Arabe la Fable ou le Conte &
le dernier la Page.

A.

- L**'Abeille & la Poule , II. 15. 71
Sicte Gellerts Fabeln , &c. I. Theil. S. 77.
- L**'Aigle , le Vautour , & les Oifons ,
II. 6. 50
See the Fables for the female sex , I.
- L**'Ambition & l'Envie , I. 8. 12
Vid. Flav. Aviani Fab. XXII.
- L**'Ane & les Prêtres de Cybele , I. 17. 29
Vid. Phæd. Lib. III. Fab. XX.

| | |
|--------------------------------------|-----|
| Les Animaux & la Dryade , III. 8. | 97 |
| L'Araignée & le Ver-à-foie , II. 17. | 74 |
| Siche Gellerts Fab. 1. Th. S. 75. | |
| Les Arbres & les Dieux , III. 11. | 106 |
| Vid. Phæd. L. III. F. 17. | |
| Astrée & la Trompette , II. 18. | 76 |
| Vid. Fl. Aviani Fab. XXXIX. | |
| L'Aveugle & le Boiteux , III. 7. | 95 |
| Siche H. Gellert. I. Theil. S. 39. | |

B.

| | |
|---|----|
| L E Pays des Boiteux , II. 10. | 61 |
| Siche Gellerts Fabeln. I. Theil. S. 23. | |

C.

| | |
|---------------------------------------|-----|
| L E Château de Cartes , II. 1. | 37 |
| Siche Gellerts F. I. Theil. S. 68. | |
| Les deux Chevaux , II. 4. | 46 |
| Siche Gellerts F. II. Theil. S. 21. | |
| Le Conseil des Chevaux , III. 10. | 101 |
| See Gay's Fab. XLIII. | |

| | |
|---|-----|
| Le Chien-couchant & la Perdrix , III. 17. | 122 |
| See Gay's Fab. XXX. | |
| Le Chien & le Crocodile , II. 14. | 69 |
| Vid. Phæd. L. I. F. 25. | |
| Le Chien Fidèle , I. 2. | 4 |
| Vid. Phæd. Lib. I. Fab. 23. | |
| La Cigale & le Hibou , I. 4. | 6 |
| Vid. Phæd. L. III. F. 16. | |
| Le Ciron & l'Eléphant , II. 7. | 52 |
| Vid. Phæd. Append. p. 134. Vid. quoque Ri- micium IV. & Anonymum LX. | |
| La Corneille & l'Urne , III. 9. | 100 |
| Vid. Flav. Aviani Fab. XXVII. | |
| Le Coucou & le Geai , I. 10. | 15 |
| Siehe H. Gellert. I. Theil. S. 31 | |

D.

| | |
|--|----|
| D Emétrius & Ménandre , III. 4. | 90 |
| Vid. Phæd. L. V. Fab. 1. | |

E.

| | |
|---------------------------------|---------|
| L 'Epée & le Soc , I. 3. | 5 |
| Epilogues , I. II. | 34 , 81 |

F.

| | |
|-------------------------------------|----|
| L E Frere & la Sœur , II. 9. | 60 |
| Vid. Phæd. L. III. F. 8. | |

G.

| | |
|---|----|
| L A Guenon & ses Petits. III. 2. | 86 |
| Vid. Flav. Aviani Fab. XXXV. | |

H.

| | |
|--|-----|
| H ercule reçu parmi les Dieux , I. 18. | 31 |
| Vid. Phæd. L. IV. F. 11. | |
| Les deux Hirondelles , III. 13. | 110 |
| Siche Gallerts F. II. Theil. S. 3. | |

M

L'Homme , le Crabe & le Limaçon ,
III. 16. 117

See Gay's Fab. XLIX.

L'Hymen & la Mort , III. 6. 94

See the Fables for the female sex. F. IV.

I.

INkle & Yarico , III. 18. 124

Siehe Gellerts Fab. I. Theil. S. 25.

See the Spectator Number 11.

See also the history of the Barbadoes by Ligon
P. 55.

L.

LE Lièvre & ses Amis , III. 15. 113

See Gay's Fab. L.

Le Lion équitable , II. 16. 72

Vid. Phæd. L. II. F. 1.

Le Loup , le Cerf & la Brebis , II. 19. 77

Vid. Phæd. Lib. I. Fab. 16.

Le Loup & le Chevreau , I. 5. 8

Vid Flav. Aviani Fab. XLII.

M.

- L**E Malade & les Tombeaux , II. 8. 53
 Siehe Gellerts Fabeln. I. Theil. S. 18.
- Le Ménage , I. 12. 18
- Le Milan & les Pigeons , II. 2. 40
 Vid. Phæd. Lib. I. Fab. 31.
- La Mouche & le Cousin , III. 3. 87
 Siehe Gellerts Fabeln. II. Theil. S. 23.
- La Mouche & l'Araignée , I. 1. 1
 Siehe H. Gellerts Fab. II. Theil S. 23.

O.

- L**'Ours qui danse , II. 20. 79
 Siehe Gellerts Fabeln. I. Theil S. 6.

P.

- L**Es Perdreaux & le Chasseur ,
 III. 14. 117
- Le Polyhistor , II. 10. 62
 Siehe Gellerts Fabeln. II. Theil. S. 141.

R.

- L**E jeune Renard , I. 15. 25
- Le Rossignol & l'Alouette , I. 19. 32
 Siehe Gellerts Fabeln. I. Theil S. 1.
- Le Rossignol & le Coucou , II. 2. 64
 Siehe H. Gellert. II. Theil. S. 143.
- Le Rossignol & le Piver , III. 1. 83
 Siehe Gellerts Fabeln. I. Theil. S. 4.
- Le Rossignol & le Ver-luisant , I. 6. 9
 See for the female sex. Fab. III.

S.

- L**E Savetier Médecin , II. 3. 41
 Vid. Phæd. Lib. I. Fab. 14.
- Les Sauvages & l'Arbre à fruits ,
 II. 12. 66
 Voyez l'Esprit des Loix Liv. V. Chap 13.
- Les Singes & les Chapeaux , I. 16. 26
- Le Singe & le Renard , III, 12. 107
 S. Belustigungen , &c. Leipzig. 1746.

- L** Soleil & les Vapeurs , III. 5. 93
 See the notes upon the first book of the Dunciad.
- Le Songe** , I. 13. 20
 Siehe Gellerts Fabeln. 1. Theil S. 80.

T.

- L** Es Taureaux & le Veau , I. 9. 29
 Vid. Phæd. L. V. F. 9.
- Le Trésor** , II. 5. 48
 Siehe Gellerts Fabeln. I. Theil. S. 102.

V.

- L** A Vieille & la Bouteille , II. 13. 68
 Vid. Phæd. Lib. III. Fab. 1.
- Les Voyageurs & le Voleur** , I. 14. 23
 Vid. Phæd. Lib. V. Fab. 2.

F I N.

A P P R O B A T I O N .

J'AI lû, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Fables & Contes mis en vers*, & j'ai cru que l'impression en seroit agréable au Public. A Paris ce 4 Avril 1752.

PHILIPPE DE PRETOT.

P R I V I L E G E D U R O I .

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut : Notre amé NICOLAS - BONAVENTURE DUCHESNE, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & réimprimer des Ouvrages qui ont pour titre : *Histoire des Singes & autres Animaux curieux. La Grammaire Allemande de M. Gottsched. Fables mises en vers par M. * * * Théâtre Allemand. Méditations Chrétiennes pour tous les jours de l'année, par le Révérend Pere Chappuis de la Compagnie de Jesus* ; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer & réimprimer lesdits Ouvrages en un ou plusieurs volumes & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant

le tems de six années consécutives , à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance , comme aussi d'imprimer ou faire imprimer , vendre , faire vendre , débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages , ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit , d'augmentation , correction , changement ou autres , sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , & l'autre tiers audit Exposant , ou à celui qui aura droit de lui , & de tous dépens , dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression & réimpression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume , & non ailleurs , en bon papier & beaux caractères , conformément à la feuille imprimée , attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant de les exposer en vente , les Manuscrits & Imprimés qui auront servi de copie à l'impression & réimpression desdits Ouvrages , seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de LAMOIGNON , & qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique , un dans

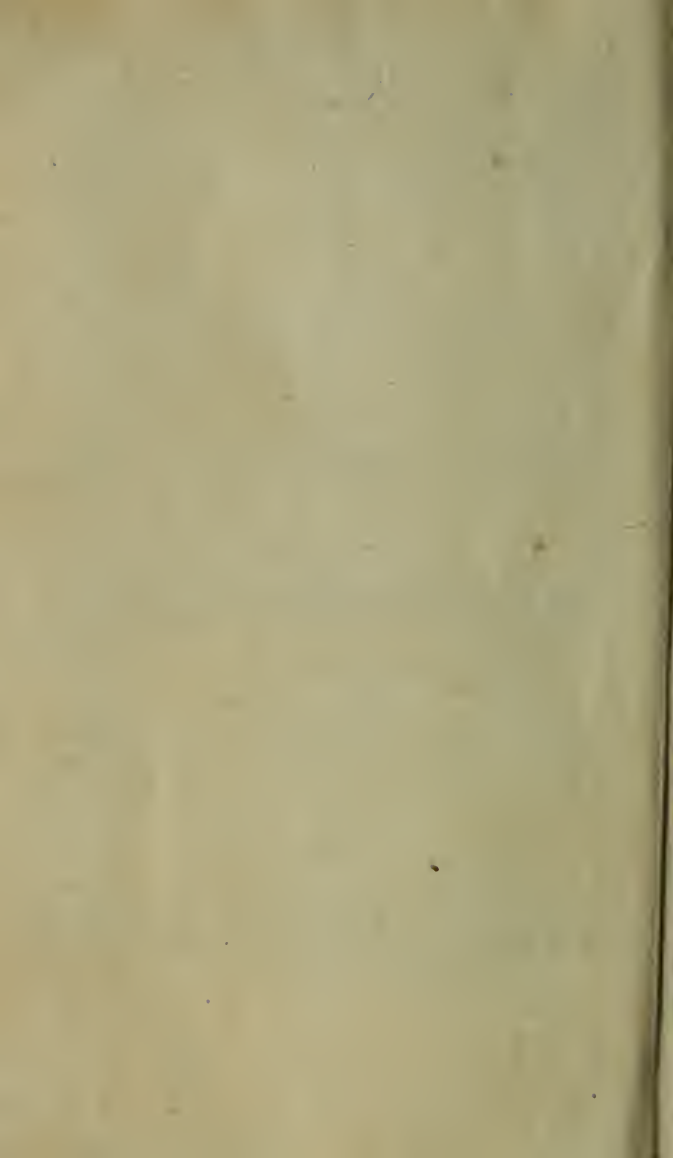
celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier-Garde des Sceaux de France le Sieur de MACHAULT, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses avans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers Secretaires foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir, DONNE' à Versailles le dix-septième jour du mois d'Avril l'an de grace mil sept cens cinquante-deux, & de notre Regne le trente-septième. Par le Roi en son Conseil.

S A I N S O N.

Registré sur le Registre XII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 760. fol. 616. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 21 Avril 1752.

COIGNARD, Syndic.

De l'Imprimerie de C. F. SIMON, Imprimeur de la Reine & de l'Archevêché. 1754.



1. **Gellert.** Fables et contes (traduits principalement de Gellert, par Boulanger de Rivery) Paris. Duchesne, 1754, in-12, dos et coins veau brun, dos orné (*Rel. anc.*).

Charmant recueil orné d'un frontispice et de 3 vignettes en tête par *Kisen*, grav. par *Sornique*.

